

NOUVELLES KURDES

*Recueil établi et traduit par
Ismael Darwish*



Éditions A.A.P.K.F.

2768

Institut kurde de Paris

Hande de Paris

1/5/94

LIV 2768

927 DAR NOU



Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

**NOUVELLES
KURDES**

Institut kurde de Paris

AUX ÉDITIONS A.A.P.K.F.

Marcel Proust, L'indifférent
nouvelle traduite en kurde par Ismael Darwish.

Institut kurde de Paris

Couverture: tableau de Kamil Mustafa

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous pays.

© Éditions A.A.P.K.F. 1994
ISBN: 2-9507849-1-7

NOUVELLES KURDES

recueil établi et traduit par
Ismael Darwish



Éditions A.A.P.K.F.

Institut kurde de Paris

Introduction

Ismael Darwish

La nouvelle, forme particulière du récit, a une généalogie fort ancienne, remontant aux racines de la littérature, et l'on découvre, parmi ses ancêtres, des parents célèbres: les fabliaux du moyen âge et le *Décameron* du grand prosateur italien Boccace 1313-1375. Elle fait noble figure dans les lettres modernes aussi, car on y voit les noms de Diderot, Voltaire, Balzac, Flaubert, Zola, Maupassant... Et, à l'époque contemporaine, on trouve des nouvellistes au nombre des plus grands écrivains: Kafka, Joyce, Camus, Sartre.

Néanmoins, il manque des études portant sur la littérarité de la nouvelle. Il y a, tout d'abord, un problème de terminologie: on distingue souvent très mal entre "conte" et "nouvelle"; pour de nombreuses critiques il s'agit de synonymes.

René Godenne nous rappelle, dans *La Nouvelle Française*, qu'il s'agit le plus souvent d'un récit bref, fondé sur un sujet restreint, rapide et resserré, et qui exige "l'unité dans son déroulement, une composition rigoureuse". Les Formalistes russes ont déjà tenté d'examiner les limites entre le roman et la nouvelle. Ils insistent sur certaines caractéristiques de la nouvelle, en particulier: le parallélisme, le contraste et la contradiction (de coutumes, de termes, dans les éléments d'intrigue, etc.). Ils traitent ensuite des recueils de nouvelles dont la construction repose sur un système d'emboîtement et où le fil conducteur est l'action ou un personnage. Ils établissent ainsi une distinction entre la nouvelle autonome, achevée, et la série de récits où l'on trouve une "composition par enfilage".¹

Cependant, ce genre littéraire s'est vu attribuer différentes appellations. Les auteurs eux-mêmes ne se sont pas toujours conformés à une telle distinction, et surtout depuis le XIX^{ème} siècle, on constate de plus en plus de confusion: conte merveilleux, conte historique, récit réaliste, récit-mythe, etc...

Le présent ouvrage ne prétend évidemment

1- Chklovski, "la construction de la nouvelle et du roman", Paris, Seuil, 1965. Il définit ainsi cette expression: "plusieurs nouvelles, chacune formant un tout se succédant et elles sont réunies par un personnage commun".

pas résoudre les problèmes fort complexes de la généalogie de la nouvelle. Il constitue une simple anthologie de textes publiés ensemble pour donner un aperçu de la littérature kurde contemporaine, sans s'occuper du système de traits d'union. L'ensemble de ces nouvelles ne se vante nullement d'être une véritable architecture, c'est-à-dire le lien entre les composants n'est pas un simple personnage commun ou une série d'événements rattachés les uns aux autres. Mais son unité se révèle au niveau plus symbolique.

La nouvelle kurde a vu le jour, entre 1913-1925, dans des conditions qui n'avaient rien de commun avec le processus d'élaboration caractérisant les étapes diverses et historiques de la nouvelle européenne. Mais avant l'apparition de la nouvelle kurde, le genre narratif s'était manifesté, depuis le 14^{ème} siècle, par quatre formes différentes: ¹

- les *Dastan ou mesnewî* "roman en vers": ce sont de longs récits, en vers classiques qui racontent souvent des histoires d'amour imaginaires ou réelles et spécifiquement poétiques.

- les *Mewlûdname*: ce sont de longs récits en prose et quelquefois en vers ou en prose

1- Farhad Pirbal, la genèse de la littérature kurde, la Sorbonne III 1994.

rimée, et s'inspire de la vie du prophète ou d'autres histoires à caractère religieux.

- les *Beytoulas Bend*: c'est une catégorie relevant de la littérature populaire, basée sur l'oralité. Ce sont de longs récits versifiés, racontés par un conteur, et qui durent souvent plusieurs heures.

- les *Hekayet*: ce sont des contes populaires de longue durée en prose qui - dans la littérature écrite - sont comparable à la "nouvelle". Ils restent toutefois très variés, au niveau de leur technique et de leur contenu.

Dans ce processus, il faut noter, surtout, le rôle capital qu'ont joué les revues littéraires kurdes dans leur contribution à l'essor de la littérature kurde en générale et de la nouvelle kurde en particulier, car ce sont elles qui constituaient, de façon incontestable, le seul pont de communication entre auteurs et lecteurs, mais aussi entre auteurs et auteurs: *Galawej* 1939-1949, *Pêshkewten* 1920-1922, *Hawar* 1931-1943.

Dés cette apparition, tardive, la nouvelle kurde se montre sous forme de critique réaliste, sans passer par une période classique ou romantique. Ce retard est dû essentiellement à la domination de l'Islam qui impose, sur l'ensemble du territoire kurde, la langue arabe et le persan que les Kurdes emploient comme langues de prose. Et ce n'est qu'en 1925, que *Le xewma* "Dans mon rêve" de Cemil Sayeb,

première nouvelle kurde, est publiée.¹

Le thème central de ces écrits est politique, les problèmes de société, la pauvreté et la famine. Malgré un début difficile sur le plan de qualité littéraire, la nouvelle kurde restera le témoin numéro un des événements dramatiques qui ont marqué à cette époque l'histoire du Kurdistan.

Devant une telle situation, la littérature kurde, à quelques exceptions près comme les nouvelles présentées dans cet ouvrage, reste une littérature engagée, d'indépendance nationale, de lutte et de liberté. Et ceci au Kurdistan comme dans la diaspora kurde. Car, affirme le sociologue Turc I. BESLÇI, cette littérature est celle d'un peuple dont le pays est occupé, c'est une littérature envahie par la culture arabe, perse et turc.

Voilà un ouvrage qui voudrait élargir l'horizon de la littérature kurde en la faisant

1- Nous sommes au début du siècle, entre 1919 et 1924, à Soulémani/Kurdistan irakien, sous le règne de Chek Mahmoud Hafidi. Le Xewma est l'histoire d'un homme, fuyant la misère, part à Soulémani, "pays de l'Islam, dit le protagoniste", à la recherche d'une occupation pour trouver de quoi nourrir sa famille. A la porte de la ville, les hommes du Chek l'arrêtent et le soupçonnent d'espionnage. Depuis sa cellule qui donne sur la cour du gouverneur, il assiste aux atrocités de ce régime de la province kurde vis à vis de la population. Le Xewma reste un rêve inachevé.

connaître en dehors de ses frontières. Les écrits kurdes traduits en langue étrangères restent restreints et même si des traductions de grands classiques ont été publiés, l'actualité de la littérature kurde reste en marge de l'histoire. La raison pour cela serait, d'abord, l'image que la société kurde a toujours voulue donner d'elle. L'image d'un peuple épris de paix et de liberté, mais aussi l'image d'un peuple martyr. Ensuite, une situation politique et sociale souvent précaire, un sentiment nationaliste généralisé et l'espoir, tout au long de l'histoire des kurdes, d'une indépendance et d'une liberté tant de fois bafouées. Enfin, dans une certaine façon, l'implication de la littérature en particulier et de l'art en général dans un processus de lutte pour la libération nationale.

Tout cela se reflète de façon claire dans les écrits de l'ensemble, ou presque, des hommes de lettres au Kurdistan.

Cet essai, qui rassemble onze nouvelles kurdes contemporaines écrits par Abdulla Saraj, Fawaz Husên, Sherzad Hassan, Ahmad Mala, Mohsen A. Omar, Ahlam Mansour et Farhad Pirbal, se veut porteur du renouveau kurde. Il tente, à partir des textes disponibles, de montrer un autre aspect des écrits kurdes, celui des auteurs qui prêchent pour une libération du carcan de la tradition, aussi bien sur le plan de la pensée que sur celui de la forme.

Nouvelles kurdes

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

Abdulla SARAJ

Né en 1937 au Kurdistan irakien.

Nouvelliste, mais aussi romancier et peintre. Sa plus grande culture dans les arts plastiques, sa combinaison réussie entre deux espaces imaginés: celui de l'auteur et celui du lecteur, la liaison intime entre fond et forme lui ont permis de mettre à jour une couche plus profonde de son œuvre littéraire. Dans ses écrits tout s'ordonne, ou plutôt tout s'éclaire, c'est-à-dire qu'il y a un foyer qui distribue lumière et ombre. Et ceci nous ramène aux arts plastiques, là où il existe les plus intimes et les plus insaisissables nuances du sentiment, les aspirations les plus éthérées, à la fois d'ordre esthétique et d'ordre intellectuel. Il donne une voix à l'impossible, en harmonisant les deux langues, la langue de la peinture et celle de la littérature.

L'intérêt de l'espace chez Saraj n'est pas moins important, toute aussi étroite sa parenté avec les arts qui l'explorent, la peinture en particulier.

Publications:

Ascension vers le sommet, roman, Bagdad 1989.

Le dénommé Baram, nouvelles Bagdad 1982.

Les carrés illuminés, nouvelles Bagdad 1980.

Les morts ne rêvent pas, nouvelles, Bagdad 1981.

Parang, nouvelles Bagdad 1986.

Institut kurde de Paris

Trois petites nouvelles

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

Prison

Au milieu des quatre murs de la cellule, entre le plafond et le sol couvert de galet, il n'avait dans la main qu'un vieux journal jauni et froissé. Il l'avait feuilleté plus d'une fois, à tel point qu'il connaissait plusieurs articles par cœur. Dés fois, pour passer le temps, il les relisait, tous, du début à la fin, de bas en haut, et il lui arrivait même de commencer par le milieu.

- Ô conscience... j'ai tellement souffert!

Je pourrais peut-être faire quelque chose, écrire une histoire par-exemple, se dit-il. Mais il me faut du papier et de quoi écrire!

Il réfléchit et trouva la réponse. Je n'ai pas besoin de quoi écrire, se dit-il. Et le papier est là!

Il commença aussitôt à rassembler tous les espaces du journal où il n'y avait rien d'écrit. Il se rappela la petite histoire qu'il voulait écrire et

déchira les mots dont il avait besoin. Il composa ses phrases, rédigea son texte et le colla sur le reste du journal resté vierge de caractères d'imprimerie. Devinez avec quoi? Sa salive!

Au fond de lui, il éprouvait une grande satisfaction, un sentiment de victoire. Peu de temps après, une histoire naquit. Un sourire se dessina sur ses lèvres.

- Qu'elle soit en arabe, je la traduirai plus tard en kurde! Mais comment donc cacher ce projet aux surveillants de la prison? Ah, mais il y a des numéros, bien sûr! Autrefois, les prisonniers écrivaient même avec du jus d'oignon, Se dit-il!

Derrière le premier bout de papier, là où il y avait écrit le premier mot de son histoire, il colla N°1. Ainsi, pour bien dissimuler son projet, il continua et, d'un côté du papier on ne vit apparaître que des numéros. Et une histoire vit le jour.

Plein d'espoir il prit avec bonheur tous les bouts de papiers et les mit dans sa poche. A partir de ce jour-là et à chaque fois qu'on lui apportait son repas, il demandait au gardien de vieux journaux du régime, sous prétexte qu'il avait besoin d'une nappe et de quoi s'essuyer les mains.

Un jour, soudainement il retrouva sa liberté, ses poches étaient remplies d'histoires, d'idées et d'impressions d'une prison.

Non

De quoi auront l'air mes derniers jours dans cette vie de barbelure, se disait-il en lui-même. La semaine se termine par dimanche, et les quatre semaines du mois attendent patiemment. Cela fait quatre semaines que je suis plongé dans le bruit des secrets de la ville. Résultat, rien. Peut-être n'appartiens-je pas à ces endroits-là. Je connais mes origines. Je suis fait pour mettre cette vie misérable autour de mon cou, tel un collier. Oh, quelle malchance assassine; on met le chariot avant les bœufs.

Le soir se transforma en une mariée timide qui se glissait sous le toit de la nuit. Mirza, rassembla ses esprits éparpillés, son âme appauvrie et se jeta dans les bras de sa femme Kouncha. Celle-ci lui demanda de la viande, sa fille Gailaz un pull d'hiver, son fils Azad le

goût d'une belle pomme pulpeuse.

Mirza se leva. Il prit un bout de papier, de quoi écrire. Ensuite il revint et s'assit au milieu d'eux, au centre d'un cercle, pour sa femme Kouncha, il dessina un bel agneau, pour Gailaz, le dernier modèle des pulls, et enfin il posa devant les yeux de Azad une douzaine de pommes et de bananes somaliennes.

Il dit d'une voix rauque:

- Vous ne voulez rien, vous?

Leurs visages se transforma en un champ d'étonnement. Ils l'observaient. Leur silence coupa net le chemin des questions et des réponses! Ils ne savaient plus s'ils devaient rire ou pleurer!

Mais au milieu de la nuit, Mirza dit d'une voix douce à sa femme: où veux-tu qu'on trouve l'argent?

- La maison est devenue l'auberge du quartier et l'hiver approche... répliqua Kouncha.

- Je sais bien, dit Mirza. Avec la pension de la retraite, on arrivait à joindre les deux bouts de cette vie misérable.

- Elle est partie... elle aussi en fumée.

- Tout est cher, tel un loup qui montre ses dents.

- Oui. Ô je ne suis plus le gaillard jeune et fort qui pourrait encore supporter un travail.

- Mais avec neuf enfants...!

La pensée de ses enfants, celle de la situation infernale dans laquelle ils se trouvaient cette

nuit-là, fit chassé leur sommeil. Ce fut un va-et-
vient constant, hésitant entre le clair et l'obscur.
Enfin la décision tomba. Il ne changerait pas.

Le lendemain, dès l'aube, il alla au grand
marché de Shekalla. Puis, il se dit: L'autre nuit,
devant la table de celui qui détenait le fil d'un
fardeau à la main, je remplissais les bouteilles
de vin et je les vidais. En vain, ma tête pleine
ne se vidait pas. Il m'est clair aujourd'hui
qu'entre il y a et il n'y a pas, il n'y a que la
décision... et le silence. Je pourrais vendre
n'importe quel objet, mais je ne me vendrai pas.
Non, je ne me vendrais pas.

Institut kurde de Paris

Abstrait

Depuis, tu étais ermite et passionné par la beauté. Tu suivais les lignes courbées des mouvements, les couleurs violettes et brillantes. Tu as vécu, toute une vie durant, avec les formes géométriques, fais, dans les bras des triangles, des carrés et des cercles, des rêves éternels et colorés. A l'intérieur du triangle, combien de signes tendres et sensibles se sont accumulés auprès de toi: le triangle noir, le triangle pointu, les trois couleurs primaires; rouge, bleu, jaune. Trois chiffres sacrés et les trois m-m-m. Le carré est le signe de l'origine ancestrale du feu, de l'air, de la terre et de l'eau. Il est les quatre morceaux sacrés de tes profondeurs, le Nord et le Sud..., quatre... quatre... quatre. Le carré trouverait sa liberté dans le rectangle doré si sa proportion était de

un sur un et de onze pour cent.

“Ceux qui ne comprennent pas doivent chercher, dis-tu. Et ceux qui comprennent, expliqueront à ceux qui ne comprennent pas. Mais ceux qui ne comprennent toujours pas ou ne veulent pas se réveiller, qu'ils fassent la queue comme les autres.”

On en était où? Oui, pendant ce temps-là, tu es tombé amoureux du cercle. Tu t'es entêté pour la fin et le début de quelque chose de lié, comme un serpent qui prend sa queue dans sa bouche, là où le présent, le futur et le passé sont enchaînés, là où il y a soutien à l'apprentissage de la marche et aux changements... L'histoire, l'univers, les saisons, les astres, la circulation sanguine... et la géographie du corps d'une fille céleste. C'est pourquoi tu as appelé ta dernière exposition " le combat des cercles". Ainsi, tu as broyé un cercle rouillé. Ceux qui regardaient cette exposition étaient pris par un étonnement, de la joie et de la stupéfaction. Ils étaient pris de mélancolie, leur cerveau devenait un tourbillon qui les emmenaient au plus profond des profondeurs.

Ils croyaient être dans un univers sans limite, elliptique, où un siècle passait pour une seconde. Ceux qui regardaient l'exposition voyaient, à travers les tableaux noirs et blanc, des dizaines de marches et les mille nuances des couleurs aquatiques, enflées et sans nom. Ils croyaient danser avec l'ombre de l'arc-en-



Nouvelles kurdes

ciel, avec les lignes en mouvement et les couleurs instables... Et toi, tu les voyais tous en cercle. Des cercles gigantesques, minuscules, entremêlés et entrecoupés. Des cercles illuminés et sans couleurs, des cercles en arc. Tu te disais: " Pourquoi ne se melangent-ils pas, ces cercles? Ils devraient tourner avec toute leur énergie, sinon..."

Tu n'as plus rien dit.

Kurdistan, 1992

Ahlam MANSOUR

Née en 1950 au Kurdistan irakien.

A. Mansour est la femme écrivain la plus connue au Kurdistan irakien. Ses écrits satiriques nous proposent des personnages présentés par touches successives, et où une nécessité psychologique résultant d'une condition sociale commande leurs présences.

A. Mansour répond à l'injonction d'une époque, d'un groupe, à la tendance qu'a toute société à se refléter en ses œuvres où elle s'exprime et se justifie

A. Mansour se veut comme porte-parole de la voix féminine, dans une société où la femme kurde a du mal à faire entendre sa voix.

Publication:

Pîrd "Pont", recueil de nouvelles, Bagdad 1981.

Institut kurde de Paris

Pont

- Pourquoi tu ne dis rien?
- Pourquoi pas...
- Viens près de moi... Allez... Que se passe-t-il, pourquoi n'approches-tu pas?
- Mais tu ne vois donc pas le pont qui nous sépare?
- Quel pont?
- Tes enfants. Je ne peux marcher au-dessus d'eux... Je te regarde depuis ici, et mon amour pour toi devient feu. Un feu qui surgit de mes profondeurs, qui me brûle... Je ne viens pas près de toi... Je ne veux pas que, toi aussi, tu brûles avec moi... Mes plantes de pieds sont brûlées... Veux-tu rouvrir mes plaies...?
- Je t'achèterai une bicyclette à quatre roues, et je t'emmènerai visiter les rues, les ruelles de la ville...
- Non, tu sais pourquoi? J'ai vingt sept ans et je n'ai pas encore vu de cœur dont la

porte s'ouvre pleinement, pour couvrir les larmes égarées de mes sourires et de mes aventures..

N'est-ce pas? Pourquoi ne dis-tu rien? ... Dis-moi que si... Mais pourquoi c'est moi qui pleure pour toi, c'est moi qui verse des larmes sur ta poitrine autant que la pluie d'une saison, toi, tes yeux ne versent que des pierres et de la haine.

- Tu voudrais peut-être que je te chante une chanson?

- Et pourquoi pas.

-

- Je ferai de mes cheveux un voile pour couvrir tous les pêchés noirs posés sur les murs pourris de la ville de mes chagrins...je couvrirai tout, ton visage... tes couleurs...

- Ensuite

- C'est tout ce que j'en sais... Dis-moi, pourquoi as-tu brûlé tes écrits?

- Je n'y croyais plus.

- Qu'on sorte de cette pièce...

- Je sens que j'ai soif... J'ai sommeil aussi... Il y a un être vivant dans mon âme qui a faim, qui crie sans répit... Je ne peux me tenir tranquille... Je n'aime pas sortir, mais cet être m'y pousse... Pourquoi?... Je n'en sais rien... Délère... Allons-nous en.... Allons-nous en dehors... Je suis fatiguée... Je suis un oiseau sans pattes... Toujours dans le ciel... Lorsque je me fatigue, je tombe dans la mer, ou bien dans le feu... Ainsi, dans la mer ou dans le feu, je danserai

pour toi sur le plus bel air .

- Délguir, assez de fanfaronnades... Les oiseaux aussi se cassent les ailes.

- Non, mes ailes sont en fer... Plus je prends de l'altitude, plus j'approche le soleil, elles ne se casseront pas ni ne fondront.

- Assez Délguir, assez...

* * *

Ils étaient assis l'un en face de l'autre. Ils se regardaient. D'une seconde à l'autre, leurs visages changeaient d'expression. A chaque mot prononcé leurs traits brillaient ou se ternissaient. Ils croyaient qu'à ce moment-là, la vie et ses problèmes étaient rassemblés au même endroit, qu'ils étaient les avoués des malheureux, des frustrés de la terre. Toute voix et tout bruit leur apparaissaient comme la voix de l'humanité, comme l'appel au secours des êtres crispés et énervés. Parfois ils ne disaient mot. Parfois ils estimaient très important de dire un mot. De toute façon, l'essentiel n'était pas de se comprendre...

en fait, ils n'avaient pas l'intention, en réalité, de rester silencieux, mais de temps à autre, le silence les emportait, sentant leur immobilité. Ils avaient relâché les brides de leurs regards à

l'abri des péchés et des détours. Ils se sont penchés vers leurs univers intérieurs, et les choses importantes se sont broyées.

Ils étaient, tous les deux sans issue. L'impasse n'était pas le fruit de l'envie, de la passion d'un temps ni d'un espace précis, mais non, chacun avait en soi un écheveau de douleur et de tristesse, entremêlée par des dizaines de nœuds créant divers obstacles. Ce n'était pas du désespoir ni de l'inquiétude, mais une malédiction et un énervement qui versaient sur le miroir brisé de la petite pièce. Lorsqu'ils se regardaient dans le miroir, ils envoyaient, sans gêne, un crachat épais sur le visage... Ils se rendaient compte, insouciant, de l'inutilité de leur existence. Ce sentiment devenait dans leurs profondeurs comme une culpabilité qui s'enracinait et qui, petit à petit, commençait à pousser et à grandir, et qu'on voyait sur leur traits.

* * *

Le lendemain, ils recommencèrent leur dialogue comme la veille... Encore une fois, le pont dont les piles étaient faites des os de ces trois pauvres enfants, constitua le terrible obstacle qui avalait leur désir et leur envie

qu'ils manifestaient par un jeu de regard des deux côtés du pont.

Note:

Délère n'avait jamais vu son père. Il était tellement démuni qu'il n'a jamais tenté d'imaginer le portrait de son père... Sa mère s'était remariée... Délère et ses enfants se ressemblaient à tel point qu'on les auraient pris pour des copies... Délère et ses enfants étaient constamment tristes.

* * *

- Délère... toujours triste?
- Je ne sais pas.
- Et que sais-tu?
- Rien.
- Et quand apprendras-tu?
- Apprendre quoi?
- Tout.
- Et qui donc peut tout savoir?... Hein...?
- Je ne sais pas.
- Moi non plus, je ne sais pas.
- Assez de ces paroles. Quand....?
- Qu'on change de discussion...! Hier tu as dit que tu étais un oiseau sans pattes... que tu ne

pouvais voler qu'avec des ailes...

- Oui, j'ai dit cela, mais j'endendais par là dans mes rêves. Je ne voulais pas dire ce que tu as compris...

- Je sais que si je mets les pieds sur le pont, tu me brûleras les plantes de pieds jusqu'aux os...

- Je t'achèterai une bicyclette...

- Je deviendrai un imbécile... je deviendrai un aveugle...

-

-

* * *

Ce vendredi, inoubliable et maussade. Leurs amis leur lançaient un regard plein de crachat et de haine... Eux, main dans la main, montèrent dans le bus.

Leur silence devint comme une flèche pointue en direction des regards des autres. Indifférents. Le bus arriva au milieu du pont des martyres de la capitale. Depuis l'étage supérieur du bus, ils regardaient le Tigre et ses poissons...

- Comment se fait-il, dit l'un d'entre eux, que les poissons soient visibles alors que le, Tigre est si profond et ses eaux si boueuses...

- Lorsque l'âge lavera toute obscurité, la vérité des choses apparaîtra....

- On les verra toujours?

-.....

- Pourquoi ne dis-tu rien?

- Qu'on arrive à l'autre bout du pont.....

- Nous y sommes.

- Qu'on descende.

- Pas encore.

- Pourquoi?

- Qu'on arrive au dernier arrêt de l'autobus.

On reviendra

avec le même bus.

- Non.

- Pourquoi?

- Parce que....

- Les gens nous poursuivent... Je veux dire que leurs regards ne nous lâcheront pas.

- Que veux-tu qu'on fasse?

- Construire un pont entre eux et nous...

- Non, un grillage

- Non, un pont.

- Non, un grillage épais..... plus épais que leurs cœurs, plus épais que leurs regards....

- Un pont c'est mieux

- Nous pouvons ensuite faire avec notre regard un fil et avec nos paroles un crochet pour pêcher leur pitié et leurs pensées... Nous ne nous occuperons ainsi que de nos chewing gum...?

- Ceci me paraît loin....

- Il vaudrait mieux rester indifférent.

- Non.

- Si.

Le bus arriva au dernier arrêt. Ils ne descendirent pas. Ils retournèrent avec le même bus. Sur le même pont le bus tomba en panne. Les eaux du Tigre étaient toujours boueuses, et les poissons restèrent invisibles. Le ciel gris, les gens quittèrent les rues. Ils furent sans cigarettes, et, lentement, ils marchèrent jusqu'à la même chambre. Ils cassèrent le miroir, et décidèrent de s'en aller, à pieds, par les chemins les plus étroits, les plus durs, et les chemins truchés d'embuches.

Kurdistan, 1978

Mohsen Ahmad OMAR

Né en 1959 au Kurdistan irakien.

Mohsen crée de toutes pièces une sorte de prospective romanesque par des procédés qui lui sont propres, en donnant un lendemain ou une présence continue aux histoires qu'il raconte et en faisant de ses personnages imaginaires des personnes qui nous appartiennent aussi bien qu'à lui et dont nous devenons les témoins.

Mohsen Omar nous met en relation avec un monde qui pourtant n'est pas imaginaire, qui existe en dehors de lui, en pleine clarté; un univers qui a son ordre, sa cohésion et sa syntaxe à lui: un univers fragile, mais en équilibre.

Publication:

Terre lointaine "nouvelles, paris 1993".

Institut kurde de Paris

Citadelle

à mon frère porté disparu chez
les fascistes de Bagdad

Ils arrivèrent, mais avant qu'ils ne fussent arrivés, la jeune fille était déjà partie. Ils assiégèrent la citadelle.

Les chevaux qui bravaient les grands rocs, poitrines en avant, enfonçaient leurs sabots dans le sol. Les cavaliers crachaient des boules de feu, et de leurs carquois sortaient à la vitesse du vent des flèches et ils les tiraient. Au loin, le sang jaillissait d'un petit trou. Au milieu de la citadelle, un enfant aux cheveux longs et à la tête ronde, pleurait. Une femme s'évanouissait. Les vieillards effleuraient leur barbe. Une foule fourmillante aux habits verts, rouges, jaunes, bleus et violets entourait une scène fabuleuse.

Quatre femmes, pulpeuses et vêtues de soie, marchaient. On devinait légèrement leurs silhouettes à travers les habits tombant le long de leur corps. L'une d'entre elles tenait le livre à fermoir dans la main.

Trois brigades allaient et venaient au pied d'un colosse, des bâtons épais et colorés à la main. Le colosse, placé sur un mur large et haut, n'avait rien de particulier, hormis quelques écrits gravés à l'or sur l'histoire de la création du Monde, les miracles de Dieu, les paroles de Jésus, les belles filles de l'univers et l'histoire du règne de César.

Plus loin une rose trémière était dessinée, dépassant légèrement le mur, vous l'auriez prise pour une vraie. En bas était posé un vase, donnant l'impression de voir pour la première fois, de toute la vie, des fleurs jaunes. Sur une butte, était assis un noir enroulé dans un tissu orange, une corde à la main le liait au collier orange d'un Saluki noir. Une autre fille en bleu portait un habit long, avançait légèrement un pied et levait une main vers l'icône de la Vierge.

Un cavalier, accroupi, se prosternait et se disait: "Jésus s'abaissait pour Dieu et les Hercules pour la beauté et l'entrecuisse des filles". Au milieu d'une fontaine, l'eau s'écoulait de tous les trous de la statue de Vénus, Quatre Salukis passèrent, un cheval hennit. Trois diligences apparurent subitement

sur la place, soulevant toute la poussière du monde; une tête en sortit dont on ne voyait que le blanc des yeux. Un chapeau tomba, une voix cria:

- depuis sept mois nous sommes sur la route et nous portons la lettre de Khan Koulay.

Ils venaient et le nombre grandissait. Les oriflammes flottaient sur la tête des bêtes et ils s'approchaient. Les gardes, lançaient de temps en temps, du haut, depuis les chemins en ronde, à travers les créneaux, une flèche, une lance ou un lance-flammes, une marmite d'eau bouillante et du goudron chaud. Ceux qui étaient touchés à la tête mourraient sur le coup, ceux touchés au dos ou aux jambes étaient soignés pendant un mois par leurs femmes ou par leurs mères, pour enlever le goudron.

Les bannières portaient l'emblème d'un lion qui avait la taille d'un Saluki à langue et palme rouge avec une étoile sur le dos. Les gardes avaient eux aussi un objet flottant sur la tête qui ressemblait à une poignée de tissu. Ceux d'en bas portaient des chapeaux pointus et des bottes rouges à éperons affinés. Quelqu'un tombait. Son image se dessinait sur la muraille de l'enceinte avec sur la poitrine la marque de quatre ou cinq flèches. Plus loin, un homme habillé en vert, ne savait diriger ses pensées. Il était exilé et nous étions à la recherche de questions.

L'assaut continuait et continuait encore. Ils

tirèrent encore des flèches, toujours des flèches et transformèrent leurs boucliers en douve.

La fille à l'habit long rêvait en courant. Au delà de la porte de la citadelle... non, non ce fut une poterne qui donnait sur un champ vert; là la citadelle semblait blanche et le ciel bleu mélangé au bleu des toits pointus des cabanes.

Le soir, le fils du roi transforma en pierre tous les habitants du bourg. Mais après quelques pleurs, il les guérissait en soufflant dans son clairon en ivoire.

Quelques guerriers armés passaient silencieusement avec leurs licornes sous les saules pleureurs.

Lorsque vous passiez dans cette plaine, à côté de ce bourg, à la fin du printemps, au début de l'été, vous désireriez n'être qu'une statue posée sur un mur de marbre rougeâtre, avilir le rayon des yeux et des cœurs, qu'autour de vous il n'y ait que des arbres de judée, que des sapins; que vos yeux soient deux diamants et que de vos mains coulent du feu de vin ou du feu d'eau. Les vierges et les nouvelles mariées viendraient en boire une gorgée, elles éclateraient de rire et leur peau et leurs mouvements en seraient affectés.

Au même moment vous rencontrerez en passant un cortège qui aura à peine franchi la grande porte(moi, ma tête sera remplie de fables), et à l'autre bout d'un chemin vous

verrez un chariot où seraient entassées de grandes bottes d'herbe; plus loin une autre femme étalera son tablier pour poser ses bouquets d'herbe. Un homme dont le bout de la veste dépassait légèrement son Charwal, attachera à sa ceinture un balluchon plein d'œufs, fromage et oignons rouges.

Au bourg, je passais devant un vieux marchand assis sur le sol, une plume à la main, il copiait soigneusement les grands livres à l'encre rouge et noire et les vendait cent drhams chacun; Platon, Aristote, Euripidès.

Les chemins s'allongeaient paisiblement dans les champs, menant tout vers le château, à tel point que, de loin, de très loin, ils avaient l'air de rayon de soleil qui montaient vers le ciel, en surgissant des portes du château de la citadelle, s'étalant sur les verdure.

Quand j'étais petit, je passais par ce paysage pour rentrer de l'école. La nuit, la pluie tombait. Le matin, quand je quittais ma demeure, les jours étaient si clairs que je me frottais les yeux. Toute la terre luisait. Je courais plein de fureur. Maintenant même, quand je revois ces choses je cours à grands pas. On appelle ceci un souvenir vécu ou un souvenir propre à l'œil.

Lorsque j'approchais des lieux, j'entrais et je restais debout devant la porte de ma classe. Mon maître portait un bonnet multicolore, tous les élèves regardaient le plafond, il pleuvait des

petites étoiles. Les mots tombaient dans nos têtes et n'en sortaient plus, ils devenaient bleuâtres. Les élèves cueillaient les feuilles des arbres. Il pleuvaient des petites étoiles. Ils les ramassaient pour décorer le cheval royal du château. La reine en prenait une poignée et faisait un collier qu'elle portait à l'occasion du grand jour de la préparation. Elle descendait de la citadelle et passait devant nous. Elle arrivait dans une boutique où un vieillard travaillait le cuir, il cousait trois paires de bottes et trois selles par jour. Une fois terminé, il les déchirait!

- Pourquoi faites-vous cela? lui demanda la reine.

Le vieillard ne s'est point retourné pour lui répondre!!!

Ce fut un jour maussade. on fit l'appel pendant trois jours et trois nuits. Le ciel était rouge, vert et jaune. Tout de monde courait en colère, des cris se faisaient entendre de tous les recoins, un flot de poussière fine et épaisse se formait au loin. Des nuées de mots tombaient. Ils avaient peur, ils disaient: c'est eux, ce sont les autres aux bottes rouges, ils arrivent, arrêtez-les... la fille trébucha...

Petits et grands, femmes et hommes, vieillards et archers se réunirent sur la place de la citadelle, en rang et sur un air militaire, ils se mirent en marche. De temps à autre, ils s'arrêtèrent.

Le berger se réveilla, son troupeau était éparpillé. Il prit sa flûte et le ramena autour de lui.

La marche continua jusque devant le roi qui se leva, salua les trois chefs de corps de troupe. En réalité ils ne s'aimaient guère, ils se disaient que si les autres aux bottes rouges n'existaient pas, ils se seraient entre-tués depuis très longtemps. Ils saluèrent le roi à leur tour. La reine leur accrocha à l'épaule une étoile, et nous, nous avons pitié de nous même. Le roi leva le bras, trois licornes apparurent, couvertes de soie épaisse et bleu foncé, et jaune de revers lorsque le vent la soulevait. La soie était bordée d'étoiles blanches et de petits moineaux. Ensuite le roi leur offrit trois heaumes et trois boucliers. La reine, en arrière, touchait sa poitrine. Plus loin une fille, en rouge transparent et aux traits rouges, portait une jarre vide, n'attendant qu'un signe du roi pour quitter les lieux. La reine essuya ses larmes. Ses pensées se dirigèrent vers l'orfèvre. (Pourquoi es-tu triste? Pourquoi cette tristesse du matin au soir?)

Le lendemain, un jour avant l'assaut, ils se réunirent. Les cavaliers sortent de la grande porte de la citadelle. Le roi avec ses disciples leur fait signe depuis la tourelle. Les cavaliers marchent les uns après les autres. Le roi est en bas et en haut au même moment. Deux jeunes, aux bras forts tiennent deux longs cors dans



leurs mains. Ils commencent à sonner. Les habitants sont avertis depuis quelques temps que la tornade, s'approche du bourg. Le clergé et les ministres se réunissent autour du roi et de la reine; ils ouvrent les vieux livres et regardent les miroirs magiques pour connaître l'origine de cette tornade.(dites, qu'est-ce cette tornade?)

Ils arrivent, après sept nuits et sept jours de marche sous la poussière. Ils s'arrêtent devant la porte de la citadelle, s'approchant sans peine. Les chevaux exposent leurs poitrines et bravent les grands rocs. Un bélier épais comme le cou d'un taureau, poussé par des milliers de cavaliers. La porte et la herse sont déracinées jetées aussi loin que la distance parcourue en une journée de marche. Son bruit retentit toujours. Tous les survivants, ont dit: ce qui est important pour nous, c'est que Abdalkhan soit sauvé (Et lui, il partit vers les forêts, protégé par les magiciens, les archers, les menteurs, les cuisiniers, les poètes, les romanciers et les fous).

Ils s'emparèrent de la citadelle, et tuèrent le roi. Ce jour-là, combien de têtes furent sans corps et combien de corps furent sans têtes... (Seul Dieu le sait, et c'est inscrit dans son livre). Ils mirent en place quelques potences au seuil de la citadelle, et les cordes tombèrent autour des cous avec les premiers mots prononcés. "ils n'arrêtent pas continuent de se

mouvoir”.

Dés leur retour du labeur, les pauvres de la citadelle, épuisés, passent par le seuil du château et frôlent de leurs visages les orteils des pendus, les oreilles et les épaules. Abdul Khan se tourne toujours dans les champs, se penchant sur les livres de ses ancêtres, mélange les couleurs, brûle les eaux et cout les chapeaux.

Quand les autres aux bottes rouges voient s'effondrer une partie de la citadelle, ils prennent la reine, écartent ses cuisses et y plongent dedans. Les troupes marchent à leur guise. Ils remplissent les sacs d'étoiles d'or, de coqs d'or, de gazelle d'or et d'autres oiseaux précieux. Chacun plante sur ses épaules une branche d'arbre du jardin du roi "rossignol et sa mélodie". Les rossignols pleurent et leurs mélodies sont discordante. Mais les autres aux bottes rouges croient toujours qu'ils chantent.

Ceci est le jugement dernier qui ressemble au paradis. Ils dansent autour du lac à l'eau stagnante, s'enroulent dans la terre, boivent le vin infernal et volent les yeux des statues.

Soudain le ciel se fissure. Ils ferment les oreilles pour ne pas s'étourdir, car ils n'entendirent pas de toute leur vie un bruit semblable. Le fils héritier du roi réapparaît avec les trois cavaliers, suivis de trois mille guerriers. Ils mettent les casques magiques sur la tête et encerclent les autres aux bottes rouges.

Ils partent à l'assaut. L'eau du lac devient rouge et, l'infini brille sous les rayons du soleil. L'autre extrémité du lac se mélange aux nuages noirs et à l'horizon bas. Le sang sèche sur le corps des autres aux bottes rouges, se laisse fissurer et s'envoler dans le ciel chaud de l'été. Ils deviennent des papillons noirs qui sentent les fleurs jaunes, violets et rouges. Seul Dieu sait combien ont été tué parmi eux. Lui, il l'a déjà écrit dans son livre honorable.

Un seul aux bottes rouges échappe à la mort, boitant sept jours et sept nuits, il parvient auprès du chef au casque pointu. (sept, soixante-dix, sept mille ans s'écoulent, s'écoulent).

La jeune fille se réveille. Sa robe est déchiquetée... abandonnée parmi pierres et rochers, elle se frotte les yeux et sent la faim.

France, 1991

Ahmad MALA

Né en 1957 au Kurdistan irakien.

Nouvelliste, mais surtout poète, Mala fait partie du renouveau littéraire kurde. Il ne cesse de chercher des analogies inspiratrices, de créer un monde, tout en ayant recours aux formes les plus variées et en multipliant à la fois images et ellipses. Il a également traduit Baudelaire, Rimbaud et plusieurs pièces de théâtre.

Critique littéraire, il publie dans différentes revues littéraires kurdes, au Kurdistan comme dans la diaspora kurde.

Publications:

Pluie, Poèmes, Genève, Ed Agri 1987.

Zardek, Poèmes, Paris, L'Harmattan 1993.

Institut kurde de Paris

Flash

Je suis une autruche depuis hier soir. Il faut donc que je change mes habitudes d'homme en habitudes d'autruche. Je dois aussi aménager ma chambre, déplacer mon lit, installer mon nid, jeter les vêtements et casser les lunettes.

J'ai passé une nuit austruchienne et mes rêves étaient différents. Je m'en rappelle quelques bribes, mais ils n'ont aucun rapport les uns avec les autres. C'est peut-être là la caractéristique du rêve! S'il y avait un rapport entre eux, ce serait plutôt la réalité que le rêve.

Mes rêves se composaient de trois parcelles. La première: j'étais dans une grande rue, les portes étaient fermées. Il m'était interdit de sortir; et je faisais des efforts désespérés. Je touchais de mon petit crâne les grilles de la rue. La deuxième: j'étais dans un désert, je courais, trois ou quatre chasseurs me poursuivaient. Soudain je rencontrait un rocher et je me

dissimulais derrière afin d'échapper à leurs regards. les chasseurs passèrent près du rocher et trouvèrent ma cachette. La troisième: j'étais de nouveau dans la grande rue, assise, calme et attentive, devant la télé. Je regardais des bandes dessinées.

Je pensais à mes rêves, je me demandais s'il y avait une différence avec ceux des hommes. Si j'avais été un homme, au lieu de cacher tout mon corps, je n'aurais peut-être caché que mon petit crâne.

Je n'ai pas honte d'être autruche, mais je pense que j'aurai quelques problèmes d'ordre pratique. Comment boire et manger, comment faire mes besoins? Et quelques autres problèmes administratifs comme le paiement du loyer, le service militaire, et enfin le problème de mon nom, mon prénom.

Je ne crois pas qu'il soit utile de trop penser à ce genre de problème. Ce qui est surprenant par contre, c'est que, depuis hier soir, je ne suis plus soumise aux loi. Donc, la liberté est plus grande pour moi, beaucoup de problèmes de société ne me concernent plus. Mais à partir de maintenant il est nécessaire que j'adapte mon comportement à celui d'une autruche. Cela doit être la même chose finalement

Je dois en revanche aménager ma chambre pour qu'elle convienne à la vie d'une autruche modeste comme moi. Je vais accrocher ce tapis au mur et étaler ces couvertures sur ce carrelage

froid et humide. Je risque d'attraper un rhume. Comme on dit, les autruches attrapent facilement le rhume.

A partir de maintenant, je n'ai plus besoin de ces livres, de ces papiers, ni de ces stylos. Je vais les mettre dans ce sac que je placerais derrière la porte, jusqu'à ce que X vienne le chercher. Bien que j'aie acheté cher certains de ces livres, ah... ces paroles n'ont plus une grande importance pour moi. Je sais qu'à partir d'aujourd'hui, je ne recevrais plus de courrier, donc le papier ne m'apporte plus rien, ainsi le stylo perd-il de sa valeur.

Dites-moi, est-il raisonnable que j'enlève ce canapé? Pourquoi pas. Peut-être sauterai-je dessus! Mais non, non... Je ne crois pas avoir besoin de ce comportement archaïque. Et ce tableau au mur, il est là depuis combien de temps? Je le mettrai aussi dans le sac tout de suite; il ne faut jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même, comme dit l'être humain. Qu'elle est grande et spacieuse, qu'elle est vaste. C'est en fait une vraie chambre! Bien, je vais pouvoir me faire une petite promenade.

L'autruche monta dans un autobus, après avoir pris un ticket. Deux femmes la regardaient étrangement, et elle devint légèrement timide.

Elle commença à gratter son aisselle droite, regarda à travers la vitre. Dans l'autobus il y

avait beaucoup de gens, on ne trouvait pas de place libre. Quelques femmes et enfants étaient obligés de rester debout et de se tenir aux poignées de maintien. L'un des enfants, qui s'était placé par tout hasard près de l'autruche, perdit son équilibre et tomba sur elle à chaque fois que l'autobus tournait à gauche. Une voix aigre et vibrante sortit de la gorge de l'autruche. Cette voix était assez étrange pour tous. Après quelques secondes, l'autobus fut pris d'un murmure général. La nouvelle de la présence de l'autruche se répandit extrêmement vite. L'autruche, d'un air mécontent, quitta l'autobus à l'arrêt suivant, battant ses deux puissantes ailes, comme si elle voulait oublier ce qu'elle venait de vivre.

Le temps approchait de midi, elle ressentait une faim normale dans son estomac. Le seul moyen; un restaurant dans les environs. Après cent mètres de marche, elle rencontra le premier restaurant et y pénétra, tout de suite l'autruche se plaça derrière une table vide et s'assit correctement. Quelques instants après, un serveur vif se présenta, avec une carte lisse de quatre feuilles en carton, où toutes les spécialités et les boissons étaient joliment inscrites.

L'autruche tint la carte avec ses ailes et regarda calmement le menu proposé.

ENTRÉE

- salade verte avec des tomates rouges et olives.
- soupe à l'oignon et poivre noir.
- riz froid et haricots verts.
- maïs soufflé avec du riz basmati.

PLATS

- viande grillée avec du blé concassé à la sauce tomate.
- kebab de Diyarbakir et yaourt de Hawler.
- riz de Bazianne et soupe de lentilles d'Istanbul.
- feuille de vigne farcie de Gawerbagui et chou-fleur de Lahore

DESSERT

- glace, crème, noix de Hawramane.

En bas de page, une N.B. écrite de façon claire, disait ceci:

“Livraison à domicile, chez vous, en un quart d'heure. Pour toute commande, veuillez composer le 47.65.11. “

Le serveur revint avec son tablier immaculé, s'inclina tellement devant l'autruche, qu'il semblait demander un bon pourboire pour ce geste. Affable, il lui dit poliment:

- Que désire mon seigneur?

L'autruche leva légèrement son bec et essaya de le toucher avec l'extrémité de l'une de ses ailes, croyant toujours porter des lunettes. Embarrassée, la trace d'une timidité se dessina sur la peau de son bec. Mais elle fut la seule à éprouver ce malaise. Elle répondit:

- Je voudrais du maïs soufflé, des tomates rouges et des olives noires, ensuite du riz de Bazianne, yaourt de Hawlere et trois vraies brochettes de kebab pour un homme de ma corpulence. Lorsqu'elle prononça le mot homme, elle ressentit sur sa peau ridée de son bec une vague de timidité; il aurait dû dire trois brochettes pour une autruche de ma corpulence!

Le serveur recula gentiment vers la porte de la cuisine, traversant la salle, où les affamés arrivaient et les assouvis s'en allaient.

L'autruche pensait, à cet instant, à sa chambre; quelques lueurs se firent remarquer dans ses yeux pétillants. Elle pensa à tous les changements qu'elle apporterait à sa chambre.

Quelques minutes plus tard, le serveur revint avec une grande assiette de salade, un couteau

et une fourchette. L'autruche enrouta la serviette blanche autour de son cou, tenta de manger les grains de maïs jaune avec son bec, avalant de temps en temps une tranche de tomate.

A son côté, un homme et une femme, assis l'un en face de l'autre. Lorsque la femme se rendit compte de la présence de l'autruche, elle renversa son verre de vin sur sa robe bleu ciel. L'homme, gêné par ce que la femme venait de subir, quitta immédiatement les lieux. Aussi, les uns et les autres ne tardèrent pas à les suivre. Averti, le restaurateur vint à toute hâte devant sa table, lui dire:

- Je vous prie de quitter tout de suite ces lieux.

Ne connaissant pas les raisons de cette réaction, l'autruche lui dit avec sang-froid:

- Que se passe-t-il, monsieur? Je ne vous permets pas de m'adresser la parole de cette façon et de me froncer les sourcils.

Le restaurateur la prit par l'aile droite, comme s'il n'avait rien entendu:

- Dehors, s'il vous plaît; c'est un restaurant, vous entendez? Un restaurant et non pas un nid d'oiseaux!

L'autruche voulait ouvrir la bouche " le bec " alors qu'elle se trouva déjà à l'extérieur sur la chaussé. Le restaurateur se tourna vers ses clients et leur adressa des excuses, il dit:

- Heureusement qu'il avait des ailes, sinon

j'aurais eu du mal!

Un couple trouva ces paroles plaisantes et se mit à rire.

L'autruche affamée, pensait à son estomac. Comment voulez-vous qu'une tranche de tomate et quelques grains de maïs remplissent l'estomac d'une autruche!!! Triste et la tête baissée, il prit le chemin de sa chambre. Arrivée, elle entra et s'allongea sur la couverture et la gratta avec les ongles de son pied. Elle chercha une issue. Tout à coup elle se souvint de la maison d'un voisin. Serait-ce une solution? Elle se mit debout sur ses deux jambes musclées, ouvrit la porte et se dirigea vers la fenêtre du voisin; elle la poussa et s'introduisit facilement dans la cuisine. Elle vit un frigidaire blanc et propre, s'approcha et ouvrit la porte; prit le beurre et se mit à table. Elle commençait à le manger avec du pain lorsque la maîtresse de la maison entra, je ne sais pourquoi; voyant la scène, elle perdit la langue, et ne put même pas avaler sa salive.

Une ou deux secondes plus tard un cri se dégagea de sa gorge, et on vit son mari arriver, avec ses lunettes sur le bout du nez, son journal à la main. Ahuri par cette scène inhabituelle, il se plaça derrière sa petite femme.

L'autruche, comme si rien ne s'était passé, n'interrompit point son repas. Avec la finesse d'un serpent le mari retourna dans la salon; prit le téléphone et composa seulement deux

numéros. Le bruit du téléphone donna à l'autruche une peur étrange, elle sentit que pas plus tard que quelques secondes après deux policiers arriveraient et l'importuneraient avec des questions formelles, des questions policières. Elle savait comment cet interrogatoire partial allait se terminer!

La femme avala sa salive épaisse, d'une voix craintive, elle dit du fond de la cuisine:

- Sans t'occuper des règlements ni des lois, tu es entrée dans ma cuisine, sans même me demander la permission ni celle de quelqu'un d'autre! Tu dois quitter immédiatement cette cuisine.

L'autruche leva sa petite tête, dirigea son bec vers la femme et lui fit un clin d'œil! Mais la femme ne comprit guère. Ensuite, elle plaça son bec sous sa queue et commença à se gratter; après avoir terminé, elle secoua une ou deux fois tout son corps et laissa tomber une ou deux de ses plumes. L'angoisse qu'elle eut au départ s'évapora et l'inquiétude disparut. Après que le mari eut composé les deux numéros, il revint doucement et calmement dans la cuisine, se plaça, cette fois-ci, à côté de sa femme. Il tourna son visage vers l'autruche et lui dit:

- Deux policiers vont arriver d'un moment à l'autre, vous allez devoir donner des explications.

Vous pénétrez ici comme si vous aviez hérité de cette maison.

L'autruche approcha à deux reprise son bec du carrelage, comme si elle voulait ramasser quelques miettes de pain, puis leva la tête vers l'homme et la femme craintifs:

- Je suis votre voisin. Il y a une vérité que vous devez savoir: depuis hier soir je suis une autruche. Et maintenant j'ai faim. Ce midi j'étais dans un restaurant, mais on m'a mis dehors comme un coupable. Il ne me restait que de rentrer seul chez-moi, dans mon unique chambre. Si vous me voyez ici au milieu de votre cuisine en train de manger du pain et du beurre, c'est seulement parce que j'ai faim. C'est la faim qui m'a poussé à entrer chez vous par la fenêtre. Car je sais que depuis hier soir je n'ai plus le droit de frapper chez les gens. Si je parviens à parler aussi bien que vous c'est parce que, comme vous, je suis né homme, mais je suis devenu autruche, par un phénomène mystérieux que l'homme ne peut encore expliquer.

Que peut apporter la police et l'homme moyen à ce fait, si ce n'est l'aggraver et le compliquer!!! Ils sont comme des aveugles ayant dans la main les lois à la place de la canne. Je sais que cette vérité est un fait nouveau pour vous, mais sachons que des vérités semblables ne représentent ni un mal ni aucune honte. Entendant ces paroles, l'homme aux lunettes croyait être en face d'un intellectuel. Avant de répondre quoi que ce soit,

il se tourna vers sa femme: Dis-moi, sommes-nous dans un rêve ou dans une hallucination? La femme qui s'était préparée pour la même question, n'a trouvé de réponse que de lui faire un mouvement en tirant sa lèvre inférieure vers le bas, comme si elle voulait dire "il faut qu'on se réveille".

L'homme dit à l'autruche: si vous nous laissez immédiatement notre cuisine sans dégâts, vous nous épargnerez des formalités inutiles. Je vous prie de sortir, la porte est ouverte, même si vous êtes entrée par la fenêtre.

L'autruche jugea nécessaire de mettre un terme à cette histoire, elle se leva et se dirigea vers la porte au moment même où retentit la sonnette. Le bruit de sonnerie la secoua: deux policiers derrière la porte. Avertis par téléphone, ils ne croyaient point à cette version des faits, mais ils étaient angoissés car c'était un fait rare. Ils décidèrent de dissimuler toute anxiété sur leur visage.

A peine la porte s'ouvrit qu'ils foncèrent sur l'autruche. Le premier lui demanda une pièce d'identité! L'autruche répondit: Je suis une autruche depuis hier soir et je n'ai pas de poche parce que la poche est le malheur de l'homme, moi, je suis un oiseau.

Comme les policiers ne l'écoutaient pas, le deuxième lui dit:

Quel est votre nom et votre adresse?

L'autruche répondit sans attendre:

Je m'appelle autruche et j'habite à la même adresse que ce monsieur et cette dame. Le premier policier lui dit: voulez-vous nous suivre au poste?

L'autruche montra quelques signes de protestation quand l'un des deux policiers passa rapidement le bracelet d'une menotte à son cou et l'autre bracelet à son propre poignet. Ils descendirent les escaliers et se dirigèrent vers la voiture de police. Mais avant que les policiers ne la mettent dans le véhicule, ils la fouillèrent sous les ailes pour être sûrs qu'elle ne porte aucun objet interdit par la loi, un couteau, par exemple.

L'autruche leur raconta son histoire et comment elle avait changé de nature, mais les policiers ne prêtèrent aucune attention à ses dires ni à la pureté de son langage. L'un des policiers croyait être en pleine histoire des "Mille et une nuits", il dit:

Dis-moi, tu n'as pas l'impression que nous sommes deux héros d'un conte légendaire?

Entendant le mot héros, l'autruche poussa un cri, elle aurait peut-être dit "mon cul", si elle avait été un homme!

Le véhicule s'arrêta devant le commissariat. Cet après-midi là, deux bracelets brillaient dans l'air, un bracelet enfoncé dans le cou d'un oiseau, l'autre attaché au poignet d'un serviteur de la loi. Cette scène laissait les passants

bouche bée. Et la lumière du flash d'un appareil photo fit de cette scène la une des journaux du lendemain.

La porte se ferma derrière cette scène. Une signature forcée avec quelques photos de face et de profil et un interrogatoire officiel suivirent la scène. Aucun résultat ne se fit voir, la situation alla en s'aggravant. La nouvelle parvint au préfet qui décida de transférer l'autruche au zoo. Pâle, elle écoutait. Elle arriva avant la tombée de la nuit dans les cages du zoo et s'approcha des autres autruches.

Elle vit de loin trois autres autruches, elle s'approcha petit à petit d'elles et les regarda attentivement, leurs pâtes musclés et couvertes de poils jusqu'aux genoux, où tout devenait nu jusqu'aux pieds. Trois petites têtes chauves et larges. Elle aperçu un œuf dans l'herbe, un œuf égal à vingt-quatre œufs d'une poule moyenne. Elle se demanda comment les chasseurs parvinrent à attraper, enfermer et réduire au silence ces oiseaux.

Elle s'approchait de plus en plus des autres autruches. Lorsque elles se rendirent compte de la présence d'une autre autruche, elles restèrent surprises.

L'autruche pensait à la veille, à ses trois rêves, et au restaurant. Elle pensait aussi à la femme et à l'homme apeurés et aux deux policiers.

Au milieu de ses pensées, la nuit commençait

petit à petit à tomber, voyant sa vie comme un film défiler devant ses yeux, de la fin jusqu'au début, jusqu'à la lumière d'un croisement qui liait le début à la fin de sa vie.

Elle entra dans son nid de bois épais, un bois lisse et rustique. La nuit tomba et elle regardait l'obscurité du ciel silencieux, elle n'entendait que le rugissement du lion, le bruit des singes depuis leur rocher et dans la volière, les battements d'ailes des oiseaux de toutes sortes; vautours, étourneau, perroquets, aigles, etc.....

Elle se voyait comme un soldat muté de force dans un camp. Elle regardait les différentes lumières rapides perçant le ciel et quelques étoiles qui brillaient au loin et s'éloignaient dans les bras des nuages. Elle vit la lune comme un couteau aiguisé, le ciel comme un vieux manteau jeté sur le dos de cette vieille terre. Elle sentait l'odeur de l'herbe jaune et sèche, l'odeur de l'engrais mélangé à l'obscurité de la nuit. Elle vit l'énorme œuf, jeté sans caprice dans un coin, dont une moitié était éclairée par l'obscurité de la nuit, et l'autre moitié noire.

Son sommeil disparut, ses pensées occupées, elle leva le bec vers l'obscurité de brumeuse. Soudain le flash de son âme s'alluma.

France, 1990

Sherzad HASSAN

Né au Kurdistan irakien.

Nouvelliste, mais aussi traducteur, surtout de la littérature anglaise, Sherzad Hassan ne donne pas aux événements des caractéristiques d'une littérature fantastique, mais il nous présente des événements semblables aux événements quotidiens en leur donnant le plus possible l'apparence de la réalité, ce qui peut aller jusqu'à la mystification.

L'espace et le milieu sont deux éléments d'une importance incontestable dans les récits de S. Hassan, mais cette spatialité reste souvent évocatoire.

Publications:

La solitudes "nouvelles, Bagdad 1983"

Fleur noire "nouvelles, Bagdad 1988"

Institut kurde de Paris

Épouvantail

Le matin où il encemençait sa terre, Tschalabi, triomphant, sautait de joie. Cette année, le blé de tous les greniers et de tous les silos serait à lui, le blé de tous les sacs bleus et rouges, le blé de toute la terre ne serait qu'à lui.

Cette année sera mon année, se répétait-il, et ce terrain qui va jusqu'aux limites de la ville sera, je l'espère avec l'aide de Dieu, très fructueux. Si seulement les terres des alentours m'appartenaient aussi...

Soudain, il leva la tête, surpris, le ciel était d'une couleur tirant vers le noir. Il ne voyait rien d'autre qu'une masse de milliers de moineaux. Comme si les moineaux des quatre coins de la terre s'étaient donnés rendez-vous pour recouvrir ce terrain qui n'était autre que celui de Tschalabi.

Bizarre! se disait-il.

Il se tourna aussitôt vers Hama l'Épouvantail et, d'un air contrarié, lui dit:

- A l'aide, Hama! Si cela devait continuer, demain, même pour en faire le remède contre tous les maux du monde, on ne trouvera pas une graine de blé sur cette terre!

- Oui maître. Si vous le souhaitez, je vais planter une centaine d'épouvantails; des épouvantails aussi vrais qu'ils parviendraient à parler, des épouvantails qui cracheraient à votre place sur tous ces moineaux!

- Oui, Hama, c'est cela. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi dans ce monde.

Il leva la tête, cracha en direction des moineaux, mais le vent fit retomber le crachat sur sa moustache. Il sortit son mouchoir, celui que le Cheikh Cherouani Mirza Beg lui avait ramené de la Mecque, la ville sainte, et s'essuya.

- Tu peux me dire, Hama, demanda Tschalabi, à part manger le blé et crotter, à quoi sert un moineau? Tu peux me dire s'il y a sagesse dans la création des moineaux?

Un épouvantail... trois épouvantails... quatre... dix épouvantails... vingt... trente... quarante...

Étrange! Les moineaux qui se posaient et s'envolaient par vagues, ils ne craignaient pas les épouvantails! Ils arrivaient de tous les côtés sur le terrain de Tschalabi, ils ne venaient pas du ciel, mais d'ailleurs... d'un monde invisible! Le tintamarre de leurs ailes aurait découragé l'homme le plus hardi.

Hama l'Épouvantail n'en pouvait plus. Il jetait des pierres à sa droite, à sa gauche, n'arrêtait pas de blasphémer. Quant à Tschalabi, il écartait ses bras comme un vautour essayant, en vain, de surveiller son blé... en vain... en vain.

La nuit tomba, Hama l'Épouvantail était toujours à son poste, assis dans la hutte. Il injuria, jusqu'à l'aube, ces sacrés moineaux. Lorsque la couleur métallique de l'aube s'installa, le sommeil s'empara de Hama, et il ferma les yeux. Mais le gazouillis de milliers de moineaux le réveilla en sursaut...

- Les revoilà, ces exécrables moineaux... ces salauds! dit-il, bondissant

Ils se posaient sans demander la permission, sans rien craindre.

Avec la première lueur du soleil, la camionnette de Tschalabi apparut, au loin, traînant toute la poussière du monde derrière elle. Lorsqu'il descendit, il tournait autour de lui-même, noyé dans la poussière et les vols des moineaux. A peine vit-il Hama l'Épouvantail qu'il courut vers lui, à grandes jambes, marchant sur les terres remplies de semence de blé, si bien qu'il perdit l'une de ses chaussures de Hawramane* .

Lorsqu'il arriva à sa hauteur, bizarre... Hama

* Chaussure artisanale de la région de Hawramane au Kurdistan d'Irak. (N.d.T.)

l'Épouvantail jetait les épouvantails dans tous les sens, marchait et crachait dessus. Il démontait le tout et les balançait, prenait l'un pour se battre avec l'autre, à tel point qu'il donnait l'impression que les épouvantails s'entre-tuaient. Les morceaux des épouvantails dans la main, il poursuivait les moineaux qui s'envolaient au dessus de sa tête, au dessus de ses épaules et entre ses jambes. Tschalabi le prit par derrière, mais il ne s'arrêta pas. Il était incontrôlable, insaisissable. En plein milieu de toute cette poussière, à l'ombre de ces milliers de moineaux, il ne reconnut pas Tschalabi. Il le prit pour un épouvantail animé, et le lança par terre. Avec ses pieds, il marcha sur son ventre et sa tête, comme un moineau qui s'attaque, avec son bec, au cadavre d'un corbeau. Pendant ce temps, les moineaux qui, de joie, chantaient et fêtaient leur rendez-vous sans aucune vergogne, faisaient pleuvoir leurs crottes au dessus de Tschalabi et Hama.

Furieux, Tschalabi hurla et son cri remplit tout le terrain. Son hurlement fit voler et poser des milliers de moineaux dont le bec était rempli de blé. Ce ne fut qu'au moment où Tschalabi cria que Hama reprit ses esprits:

- fils de chien... chien fils de chieeeeeeen!
Épouvantail fils d'épouvantail. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ces épouvantails? Mais pourquoi les casses-tu?

Tschalabi se secoua pour se débarrasser de la

saleté posée sur ses vêtements et se leva. Il couvrit de crachats le visage de Hama qui, jusqu'à alors, avec ces petits cailloux dans la main, prenant pour cible les moineaux et ecrabouillant les épouvantails de tous les côtés, suait de rage. Il crachait sur le ciel couvert de ces petits oiseaux. Mais maintenant, devant Tschalabi il tremblait comme un hochet. Après cent et une injures... fils d'âne, fils de porc, Tschalabi se calma.

Hama l'Épouvantail, bégayant et avalant sa salive, ouvrit la bouche:

- Maître, pardonnez-moi... Je suis navré. Ces maudits moineaux ne me respectent pas, ils se moquent de moi!

- C'est que tu es aussi un moineau... un moineau aveugle!

- Maître, jamais de toute ma vie, je n'ai fait d'épouvantails qui ne fassent pas peur aux moineaux! Je suis très surpris!

- C'est que tu es, toi même, un épouvantail!

- Mais maître...

- Tais-toi, ferme-la. Vas chercher ma chaussure, allez vite.

De toutes ses forces et de son pied nu, Tschalabi lui donna un coup de pied dans le derrière. Hama, aussitôt commença, à quatre pattes, à chercher la chaussure de son maître. Il la retrouva, revint s'agenouiller devant lui. Il prit, avec ses deux mains, le pied et le souleva. Un pied, très large, dont seulement Hama et les

autres employés connaissaient le goût amer des coups. Après un long effort qui lui coûta un pet dont Tschalabi se rendit compte, le pied retrouva sa chaussure. Coléreux, tremblant de rage, Tschalabi ne savait que dire. Il se précipita vers sa camionnette et se jeta dedans. Le bruit du moteur fit envoler des milliers de moineaux de ses terres. Tel un rocher près des épouvantails écrasés, Hama resta à sa place, immobile, là où Tschalabi avait mis son pied sacré dans la chaussure. Il fit un effort pour regarder derrière lui, le raz de fumée que Tschalabi avait laissé sur le terrain. On n'aurait pas dit un tourbillon de poussière, mais un énorme démon!

Mais pourquoi l'a-t-il quitté sans rien dire? Il s'assit là, au milieu des dizaines d'épouvantails broyés, sous une pluie de crottes et de plumes voltigeantes. Hama réfléchissait. Il pensait à la satisfaction de son maître, au bonheur de son cœur; enfin au départ des moineaux. Et oui, la satisfaction de mon maître vient directement de la satisfaction du Seigneur, se disait-il.

* * *

Il arriva en ville. Ses hommes l'entourèrent. Il leur expliqua la situation et ils restèrent pétrifiés, consternés. Ils écoutaient, se tapaient dans les mains en signe de mécontentement, puis ils disparurent comme des flèches, chacun

vers un quartier, une ruelle, une maison. Ils frappèrent à une... deux... trois portes, des vieilles portes de maisons en brique de terre. Des dizaines de pères affamés, furibards, mal rasés et au visage couvert de sommeil ouvrirent leurs portes. Derrière chaque père, se tenait un enfant sale et morveux, le cou mince, aux yeux remplis de faim et de peur. Ils affluèrent de ruelle en ruelle, de maison en maison, non pas comme des enfants affamés, apeurés et timides, mais comme une masse d'épouvantails. Tschalabi et ses hommes les firent installer dans l'arrière de la camionnette et quittèrent à toute allure la ville, à une telle vitesse qu'ils laissèrent une traînée de fumée jaunâtre derrière eux.

Lorsqu'ils arrivèrent sur les terres, Hama l'Épouvantail était toujours à sa place, en plein milieu d'un carnaval de moineaux. Tschalabi sortit sa tête de la camionnette et lui cria:

- Cochon... viens décharger ces épouvantails.

Hama courut vite en direction du cri. Tschalabi ne descendit pas. Il se tourna vers les enfants:

- Allez les morveux, ne laissez aucun moineaux s'approcher de ces terres. Ce soir, je reviendrai vous chercher. Je donnerais la paie à vos parents.

Ils ne dirent mot, ces enfants aux jambes maigres.

- écoutez-moi, leur dit-il, ne soyez pas

comme les épouvantails. Prenez chacun une boîte vide, remplissez-la de petits cailloux et secouez-la comme un jouet. Si vous ne faites pas ce que je vous dis, les moineaux vous prendront pour des épouvantails!

Ils ne dirent toujours mot, ces enfants aux yeux jaunes.

Sans attendre la fin de son discours, Hama courut à la hutte, ramassa dix boîtes vides en métal. Il en donna une à chacun des enfants.

- Dépêche-toi Hama, lui cria Tschalabi, que chacun d'entre vous se mette dans un coin et ne laisse aucun moineau se poser.

Ils ne dirent toujours rien, ces enfants au cou mince.

Tschalabi hurla et chacun se mit dans un coin. Il se tourna vers Hama l'Épouvantail et lui dit:

- Il y a dans la hutte un bidon rempli de pétrole noir, dis aux enfants de se masquer le visage avec.

Il cracha en direction des moineaux et mit le moteur en marche.

Hama courut derrière. A peine l'attrapa-t-il qu'il trébucha et tomba sur ses fesses. Il se releva et continua à courir. Tschalabi, lui, avec toute son amertume, s'amusait à freiner et à donner des coups d'accélérateur tout en regardant Hama dans le rétroviseur. Hama, quant à lui, était par terre dans le tourbillon de la poussière. Il se releva, fit un dernier effort

pour rattraper la camionnette, mais cette fois-ci il tomba sur le dos. Étala sur le sol, il ne voyait que des moineaux dans le ciel. Les enfants, eux, étaient tellement noyés dans la fumée qu'on ne les reconnaissaient plus. Dix enfants trouillards et étourdis dans ces terres désertes avec des milliers de moineaux obstinés. Chaque enfant rêvait d'un lance-pierres, de la poitrine rôtie des moineaux qui leur mettait l'eau à la bouche. Ils se tinrent droit de la même façon que les épouvantails, regardant droit dans la direction du soleil. Un soleil qui ressemblait à un pain campagnard bien cuit, à une roue en or ou à la bourse dorée de la mère, ou bien aux bracelets en or sur les avant-bras des petites filles de Tschalabi.

* * *

Hama l'Épouvantail au volant, la camionnette revint à la fin de la journée, avant que la nuit ne tombe. Tschalabi, à son côté, tirait sur sa cigarette. Ils descendirent à toute vitesse et se dirigèrent à grands pas dans tous les coins.

Quelle stupéfaction! Au lieu de dix enfants, ils retrouvèrent dix épouvantails sans âmes! A côté d'eux, dix boîtes remplies de petits cailloux. Ils regardaient tous en direction du coucher de soleil. Tschalabi s'approcha, avec beaucoup d'appréhension, des dix enfants-épouvantails. Craintif, il caressa, doucement,

leurs têtes, leurs bras, leurs jambes. A la place des cheveux, il y avait du foin, du bois à la place des os et des tiges à la place des jambes. Deux morceaux de verres jaunes et brillants étaient à la place des yeux pleins de chagrin, de timidité et de peur. Pétrifié, les yeux hagards, il se tourna vers Hama:

- Où sont-ils? Où sont les enfants?

- Maître... Ils se sont sauvés, peut-être!

- Mais où?

- Dieu seul le sait, Maître. Ceux-là n'étaient pas des enfants, ils ressemblaient à dix petits diables.

- Tu es vraiment un imbécile! fils de cochon! . De quel diable parles-tu?

- C'est comme vous voulez, maître.

- Et qui est-ce qui a construit ces beaux épouvantails?

- Les enfants bien sûr, qui d'autre?

- Ces petits enfants affamés ne pourraient jamais faire une chose pareille!

- Vous croyez que c'est la magie qui les a transformé en épouvantails?

- Tais-toi. Je n'ai pas le temps pour ces fanfaronnades. Il me faut dix enfants à ramener aux parents!

- Et où es le problème, maître?

Tschalabi, très en colère, lui cria:

- Si ce n'est pas un problème, alors c'est quoi, cochon fils de cochon?

Hama l'épouvantail, débrouillard et éveillé,

souriait comme s'il allait raconter une plaisanterie bien amusante. Il répondit:

- Maître, au lieu des enfants, pourquoi ne pas leur ramener pas les dix épouvantails? Personne ne pourra dire un mot!

Tschalabi, en fixant les moineaux, ordonna de charger la camionnette de ces dix épouvantails.

Le soleil ressemblait à une grande orange. L'orange que les enfants avaient vu, et qu'ils n'avaient pu goûter. Le tourbillon de la poussière était, cette fois-ci, dorée, et la dernière lueur du soleil d'un doré illuminant. Les dix enfants-épouvantails étaient entassés les uns sur les autres à l'arrière de la camionnette, et les milliers de moineaux formaient un parapluie noir au dessus de leurs têtes. Tschalabi sorti la tête de la camionnette et cracha en direction du ciel. Il maudissait les moineaux de la terre entière. Soudain, il plut des crottes qui tombèrent sur son visage, sa moustache, son cou. Vite il rentra la tête à l'intérieur, tel un hérisson. De rage, il leva la main droite et, sans le vouloir, la fit tomber directement sur la tête de Hama l'Épouvantail, qui, sans comprendre pourquoi, rigola.

Au petit matin, la stupéfaction prit la ville dans ses bras. Pour la première fois, des milliers de moineaux des vergers, des jardins, des terrasses, des toits et des arbres solitaires dans la cour des pauvres maisons, ne dormirent



Nouvelles kurdes

pas de toute la nuit. Ils gazouillèrent jusqu'au petit matin, des gazouillis plein de douleur et de souffrance, tel un chant de deuil.

- Ça s'est jamais vu ni jamais entendu que les moineaux ne dorment pas la nuit, dirent les vieux.

* * *

Le lendemain, Tschalabi amena dix autres enfants sur ses terres et le soir... il ramena dix enfants-épouvantails en ville. Le troisième jour se déroula exactement de la même façon. Le quatrième jour... dixième jour... vingtième jour... quarantième jour... cent... deux cents enfants... épouvantails... enfants... enfants... épouvantail... épouvantail... enfants... épouvantail... épouvantail... épouvantail... épouvantail... Un quartier d'épouvantails.

Kurdistan, 1989

Fawaz HUSËN

Né en 1959 au Kurdistan syrien.

Nouvelliste, mais aussi traducteur. Ses écrits publiés dans différentes revues littéraires kurdes, mais aussi françaises "Le Moulin à gaufre" nous présentent des personnages qui ont des passions, des sentiments et de l'esprit, ils résistent jusqu'au bout à nos questions. Kurdo chérit et interroge ses personnages, il les fait fructifier et les fait porter l'intérêt par le rythme et le mouvement. Ces personnages incarnent non seulement des conflits sociaux, des désirs, mais au delà et à travers eux-mêmes, des forces qui donnent à ses écrits tout son sens. Il obtient la disponibilité totale du lecteur.

Le mouvement ne crée pas seulement l'atmosphère, il s'assure de nos tous par appel à tel ou tel de nos rythmes intérieurs qui, une fois éveillé, nous livre à l'auteur.

Kurdo nous impose également son temps, élastique et réversible.

Publication:

Les Chevaliers de la Douleur, Nouvelles, Suède 1994.

Institut Kurde de Paris

L'aigle*

Il était deux heures de l'après-midi et une sorte de torpeur t'avait entièrement englouti. La fenêtre était grande ouverte mais l'air semblait immobile. De temps à autre, quelques vagues d'une fraîcheur ambiguë pénétraient, avec une nonchalance manifeste et s'égarèrent dans l'espace restreint de ta chambre.

La ville de Paris s'était vidée, comme en un clin d'oeil de ses habitants, qui étaient partis au loin passer l'été, dans le midi au bord de la mer ou de l'océan. une partie de la population était allée plus loin encore et avait rejoint en avion ou en paquebot de plaisance les îles lointaines, fuyant ainsi l'intenable chaleur de l'été parisien, et l'insupportable odeur de carburant mal brûlé déversée par les pots d'échappement des milliers de voitures.

* Nouvelle traduite par l'auteur et publiée dans la revue littéraire Le Moule à Gaufres 1991.

Quant à toi, Syamend Khelo, tu étais le prisonnier de la ville, ton propre prisonnier bien évidemment, prisonnier de l'existence, comme tu te le disais souvent. Tu avais déniché, quelque part dans la ville, un travail que tu qualifiais toi-même de minable et tous tes jours te ressemblaient comme des formes parfaitement vides et identiques. Quand tu quittais ton travail, il t'arrivait souvent de te promener le soir et tes pas t'entraînaient alors inéluctablement vers les quais. Tu regardais la surface huileuse, noire et argentée dans laquelle se trempaient les lumières toujours frileuses de la ville et tu te laissais aspirer, sans la moindre résistance, par les tourbillons de réminiscences pour te retrouver sur les berges fleuries du fleuve qui traverse ta ville natale. Alors un vers d'Alfred de Musset : " Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre " te venait à l'esprit et subrepticement te travaillait. Le fleuve de ta ville n'était, bien sûr, qu'une rivière auprès de la Seine et n'était pas, lui, bordé de grands immeubles et de somptueux palais, mais tu l'aimais plus que tous les fleuves qui coulaient à la surface de la planète. Ses eaux jaillissaient des entrailles des montagnes du Kurdistan, se mêlaient en descendant les versants et glissaient, amoureusement, parmi les paisibles maisons bâties de briquettes de terre séchées au soleil, traversaient la ville, s'éloignaient sans faire le moindre bruit pour

disparaître enfin parmi les villages lointains.

Ce jour-là, tu ne travaillais pas et tu n'étais pas au bord de la Seine. Tu étais chez toi. La fenêtre de ta chambre était ouverte, ton coeur serré, débordant comme à l'habitude de toutes sortes de soucis. Tu avais fermé les yeux et la canicule t'avais plongé dans la torpeur et avait assoupi tes sens. A quoi pensais-tu exactement lorsque le téléphone commença à sonner sur la table devant toi ? Tu n'aurais pas été capable, toi non plus, de le dire.

- Syamend ? C'est toi ? Ainsi une voix t'interrogea-t-elle en kurde, une voix profonde, étonnamment fraîche. Tu répondis, de même :

- Oui, c'est moi. Mais qui es-tu ?

Et lorsque l'ami de ton enfance et de ton adolescence prononça les deux syllabes, les deux syllabes magiques de son prénom, ton coeur faillit quitter, de joie, ta poitrine pour s'envoler, tel un oiseau qui n'aurait connu que la cage et qui découvre soudainement l'inaccessible azur, dans le ciel immense, un espace infini. Lorsque Djengui prononça son prénom et te dit dans quelle gare il se trouvait, la langue se retira brusquement de ton corps, tu oublis tes soucis et tu lui demandas de ne pas bouger de sa place, et tu lui dis :

- Djengui, reste où tu es. *J'arrive comme une balle de fusil.*

En effet, tu partis de chez toi, comme une balle qui quitte le canon du fusil lorsque l'on

appuie sur la détente et tu dévalas les marches de la station de métro la plus proche. En attendant la rame, tu voulais devenir aigle, cet oiseau que tu aimais plus que tous les autres oiseaux, pour fendre l'espace de la séparation et réduire, d'un battement de tes ailes, les champs de la désolation. Oui, on pouvait vraiment parler d'années de la désolation car, ta vie à paris, Syamend, était, et tu le savais, un véritable désastre. Depuis dix ans, tu vivais à paris. Dix ans d'une minable existence, d'errance, de déracinement. Tu te voyais tel le tronc mort d'un arbre mort, tel un miroir brisé, tel les feuilles d'un vieux journal dans la grande poubelle de la ville. Il suffit d'un mois, d'un mois et pas plus, et tous tes rêves de bonheur et de liberté s'éparpillèrent, s'écroulèrent, devinrent une fumée de cigarette dans un vent saisi par la rage.

Il y eut énormément de choses changées dans ta vie. L'ampleur des métamorphoses qui minèrent ton existence dépassait ton imagination. Toute ta vie bascula et les châteaux de tes rêves s'écroulèrent, à l'instar des châteaux de sable, et ne purent résister ni au froid, ni à la chaleur de l'impitoyable ville de Paris. Dans ton for intérieur, les cendres et les décombres prirent la place des édifices des rêves agréables. Dès les premiers jours de ton expérience parisienne, et peut-être déjà bien avant, la mort étala son voile noir sur tes

espaces intérieurs et s'esclaffa comme une folle.

Dix ans durant, tu n'eus aucune nouvelle de ton ami d'enfance. quelques fois, tu te disais: "Est-il comme moi perdu, déraciné, démuné?". Dans le métro, tu te posas effectivement cette question mais des vagues de souvenirs te submergèrent, déferlèrent, et écumèrent dans ta tête, t'empêchant de répondre. En vérité, tu oublias cette cuisante question car tu ne voulais pas lui donner la réponse adéquate. Les gens dans le métro fondirent devant tes yeux comme une masse tout à fait informe. Il t'arrivait souvent de te perdre dans le maelström et le magma de tes soucis, de rater la station où tu devais descendre et de te retrouver au terminus, en fin de ligne, et c'est bien pour cette raison que tu ne pris de place assise et que debout, tu scrutas nerveusement le nom des stations, fouillas du regard la station *Gare du Nord*. Tu fus, ce jour-là, extrêmement attentif. Minute après minute, tu t'approchais de ton ami, tu te dirigeais vers la vraie vie.

Tu étais vraiment gêné d'aller tout seul à sa rencontre. Tu aurais voulu être accompagné, oui, accompagné par une vraie créature de rêve, une blonde un peu ronde et à la peau très claire. Tu aurais voulu qu'elle étalât une chevelure dorée sur tes épaules et la présenter à ton ami, mais, tu étais inéluctablement seul et démuné comme un ver de terre et, en te dirigeant vers le lieu de la rencontre, tu fus encore plus seul que

d'habitude et ton cœur gonfla de ses plaies.

Lorsque la fatigue avait raison de vous, de Djengui et de toi, au pays, vous vous reposiez sur les berges, tout près de l'eau du fleuve, et vous vous disiez: "Lorsque nous serons en Europe, en France ou en Suède, les belles blondes vont perdre la tête en voyant nos cheveux noirs". Vous vous disiez encore que les belles blondes, aux yeux bleus ou verts, en Europe, étaient prêtes à mourir pour les jeunes hommes venant de l'Orient et pour toucher leur poitrine couvertes de poils fournis. Les femmes faisaient partie de vos rêves de bonheur et de liberté, mais, Syamend Khelo, tes pensées étaient complètement erronées et étaient très loin de la réalité. Les filles qui perdaient effectivement ou étaient susceptibles de perdre la tête pour les bruns venus de l'Orient ne dépassaient pas le nombre des doigts de la main. Tu avais ignoré une autre chose, une chose d'une importance cruciale; tu avais oublié que les hommes, en Europe, aimaient les femmes autant que vous, qu'ils pouvaient rire, souffrir et qu'ils tenaient à leurs femmes et à leurs enfants. Ceci dit, il est vrai, et il faut l'avouer, que tu connus beaucoup de femmes car tu étais séduisant durant les deux premières années de ton séjour à Paris, mais, sache, Syamend, qu'aucune femme ne formula le désir de rester avec toi pour fonder, avec toi, un foyer, une famille, de se donner vraiment, corps

et âme, à toi pour former un véritable couple. Il est vrai, et il faut l'avouer, que les paumes de tes mains voyagèrent sur beaucoup de corps et que tes doigts pressèrent beaucoup de seins. Il est également vrai que tes lèvres toujours assoiffées connurent quelquefois la satisfaction et étanchèrent leur inextinguible soif, mais que récoltes-tu de tant d'errance? N'étais-tu pas, lorsque Djengui t'appela, toujours dans une petite chambre, et seul comme un vieux renard? Tout ce que tu gardas des fugitives qui traversèrent comme l'éclair ta vie, ce fut quelques photos jaunies, quelques lettres d'amour et une amertume plus grande que l'océan. Quand tu voulais avaler ta salive, ta bouche, tu la sentais toujours sèche et ta langue, un morceau de bois mort, lourde et inutile dans la cavité de ta bouche.

Tu étais dans le métro et tu pensais. Ta tête alourdie de cuisants souvenirs avait du mal à tenir sur ton cou. Tu savais que Djengui était également seul, qu'il arrivait, tout seul, de la suède.

Le dernier jour, celui qui précédait ton départ, tu t'éloignais avec Djengui de la ville pour te diriger vers les hautes montagnes. Vous aviez beaucoup de choses à vous dire car vous aviez le cœur serré, gonflé de choses non dites mais ni lui, ni toi, ne prononcèrent un traître mot. Il avait plu la veille et l'odeur de la terre et de l'herbe mouillées emplissait vos narines.

Une envie irrésistible s'empara de vous et guida vos pas vers mes hautes montagnes. Tu voulus t'emplir de l'esprit des chaînes de montagnes aux cimes neigeuses, te rouler dans la neige immaculée, mais les frontières brisèrent tes désirs. Tes regards se levèrent par dessus le chemin de fer et les champs de mine plantés par les turcs après la première guerre mondiale et les soldats s'effacèrent du paysage avec leurs fusils de fabrication américaine. A ce moment là, et précisément à ce moment là, tu pensa aux aigles et tu sus, Syamend, pourquoi ils exerçaient tant de fascination sur ton imagination. Tu découvris que ton amour pour les aigles était, depuis toujours, associé à ton amour pour les hautes montagnes. Toujours tu voulus te transformer en aigle, déployer tes ailes dans un ciel parfaitement bleu, puis planer éternellement, et avec splendeur, sur les cimes neigeuses. Tu t'approchas trop près de la frontière sans t'en rendre compte, et une rafale tirée d'une arme automatique stoppa court le fil de ta rêverie et vous obligea, Djengui et toi, à reculer et à courir vers la ville, et de là, encore plus loin, dans l'espoir de vivre en paix votre rêve de bonheur et de liberté.

A Paris, l'angoisse te saisissait à chaque fois que tu descendais les marches vers le centre de la ville et tu te disais : " Dieu! verrais-je de nouveau la face de la terre ? ". Cette peur était liée à ton vécu, à ta pénible expérience, à ta

nouvelle vie. Dans ton pays, lorsque tu pénétrais et t'étendais dans la tiédeur ambiante du monde souterrain, tu retournais dans le ventre de ta mère. Dans le noir des grottes, la peur et l'angoisse te quittaient. Tu fermes les yeux et parfois, tu te couchais en chien de fusil, tu approchais tes genoux de ton ventre, prenais la forme par excellence du fœtus et tu te sentais bien. Les entrailles éclairées du métro parisien t'effrayaient et se transformaient en labyrinthe de l'errance.

Lorsque le métro s'arrêta à *Gare du Nord*, tu escaladas les marches de toutes tes forces et une fois à l'air libre, tu voulus aspirer l'air à pleins les poumons, mais dans la gare, les corps alignés des trains chauffaient à blanc sous la chaleur du soleil d'été et coupaient, comme des lames de rasoirs, le souffle des voyageurs. Les trains arrivaient, partaient et la gare était pleine à craquer. Tu mordis ta lèvre inférieure et tu essayas de retenir tes larmes, de les empêcher de jaillir, mais lorsque tu aperçus ton ami et que tu t'élanças vers lui, deux grosses larmes se ruèrent en avant et mouillèrent tes paupières. Une petite valise devant lui, Djengui t'attendait, regardait dans toutes les directions et ses yeux, dans la foule des visages, cherchaient impatiemment tes yeux.

Ce jour-là, Djengui devint un couteau qu'un bourreau invisible retournait sans la moindre compassion dans une plaie pratiquée dans ton

corps. En Suède, une machine avait arraché un bras à Djengui, son bras droit. Pour cacher cette imputation, il te tendit sa main gauche. Lorsque tu le serras contre ta poitrine et entouras son torse chétif de tes deux bras, il tapota de la main qui lui restait ton dos et tu sentis ses larmes couler, sans embarras, exactement comme les tiennes. Éclatant en sanglot dans la gare devant une foule indifférente et pressée, vous étiez redevenus des gosses de dix ans.

Et tu te rappelas, lorsque, dans le pays, Djengui et toi, vous triiez les galets polis et légers aux bords des bassins formés dans le lit du fleuve. Avec force et adresse, vous les lanciez sur la surface de l'eau calme. Les galets polis et légers partaient de vos mains et se transformaient en hirondelles qui dans leur vol, piquaient de leurs becs l'eau du bassin en plusieurs endroits avant de disparaître dans le dernier cercle dessiné. Cinq fois, huit fois, dix fois, les galets bondissaient avant de sombrer, attirés par leur poids vers le fond. Les galets dansaient sur la surface lisse, vos cœurs se mêlaient à cette danse et la brise portait très loin vos rires. Djengui était indiscutablement le plus fort et le plus habile pour lancer les galets, et également les billes.

Ce jour-là, dans la grande gare, Djengui tentait de cacher l'absence de son bras amputé en mettant sa veste sur son épaule droit. Mais, Syamend, tu ne pus t'empêcher de fixer la place

vide. Djengui voulut t'assurer, plus tard, que ce n'était pas bien grave et qu'il avait appris à tout faire avec la main gauche, mais tu n'en fus pas convaincu. Tu sus que sa douleur était plus grande du fait d'avoir perdu un bras et que l'intérieur de Djengui, comme le tien, était comme de la glace et que cette glace avait volé en cent mille éclats.

Comme le dernier jour que tu passas, en compagnie de Djengui, au pays, tu restas, silencieux, sans échanger la moindre parole. Tu descendis avec lui dans les entrailles de la ville, dans les artères du métro parisien. Le ventre vous engloutit, la porte du métro s'ouvrit et vous avala, et en avala beaucoup d'autres.

Vous étiez à peu près à cinquante mètres sous terre, à Paris, et lorsque tu ouvris la bouche, ce fut pour parler des hautes montagnes du Kurdistan et, bien évidemment, des aigles.

France, 1991

Institut kurde de Paris

L'envol des colombes *

Ta chambre, comme toutes les autres chambres à l'hôpital central de cette ville dispose de trois lits avec des draps et des couvertures multicolores. Les murs ne sont pas blancs, ainsi que tu les imaginais et qu'on les imagine toujours dans les centres hospitaliers. Ils sont couverts de papier peint dont les couleurs et les motifs changent d'une aile à l'autre. Dans ta chambre, le papier peint bleu ciel est sans doute destiné à donner aux patients un certain goût pour la rêverie, pour l'évasion et à leur communiquer une impression de fraîcheur et de gaieté. Des petites colombes imprimées sur le fond bleu ciel semblent tenter par l'envol, aller plus loin, vers d'autres horizons. Les colombes prisonnières de l'espace immobile et glacé ne font plus rêver d'un monde meilleur, et il est tout à fait probable qu'elles n'ont jamais fait rêver les malades, dans

* Nouvelle traduite par l'auteur et publiée dans la revue littéraire *Le Moule à Gaufres* 1992.

cette aile de l'hôpital central. en tout cas, elles n'ont aucun effet positif sur toi et te font de la peine en restant ainsi immobiles et veules dans l'espace factice.

Tu es dans l'aile gauche et, précisément, dans la salle Charité réservée aux victimes des produits toxiques et radioactifs. Sur les lits, dans les fauteuils, les malade promènent dans leurs regards éteints une douleur ancrée dans la moelle des os, un désespoir tenace, sans trêve, sans répit. Dans la salle Charité, la misère est polymorphe, palpable. Ici se déroulent, d'une façon permanente, les retrouvailles entre une race d'hommes épuisés, meurtris et un destin inhumain, particulièrement cruel, incontestablement consternant. Les malades, tous Européens, sont touchés par l'atome, les produits toxiques ou par la poussière du charbon avalée dans les entrailles de la terre. Quant à toi, Perwiz Sorani, tu viens de loin, de très loin, d'un pays montagneux qui ignore complètement cette industrie vorace qui ne finit pas de faire des victimes, à cause des *accidents graves*, ou suite aux *erreurs humaines*, ou bien à cause de l'activité des responsables tout à fait aveuglés par le profit et le souci de compétitivité. Toi, Perwiz Sorani, tu viens de Halabja, de cette bourgade située au sud du Kurdistan qui, le 16 mars 1988, a connu l'horreur, le fond de l'abîme.

Ouest France 24.03.1988

Femmes foudroyées alors qu'elles tentent de sauver leur bébé des gaz mortels. Adolescents fauchés sans blessures apparentes. Familles en grappes sans vie sur le seuil de leurs pauvres demeures. (...) La ville de Halabja, c'était jusqu'à mardi soir un nom inconnu sur la carte du Kurdistan que se disputent les Irakiens et les Iraniens. Elle a rejoint désormais l'interminables litanie des cités-martyres. Au même titre qu'Oradour-sur-Glane, Mylaï au Vietnam, que ces villes rasées en Afganistan ou ailleurs. Des civils en otages, si l'on peut dire, de la haine ancestrale entre peuples. Leur seul crime: être passé du côté iranien, eux qui rêvait à un Kurdistan libre.

Rescapé miraculeusement dans une époque qui ne produit plus de miracles, tu n'es pas mort comme les autres et te voilà, à présent, dans un hôpital sophistiqué, ultramoderne, grâce à l'aide d'une organisation humanitaire. A l'aéroport, lorsque tu es descendu de l'avion, un fonctionnaire du Ministère t'a félicité et t'a dit que toi, alors, tu avais de la chance. Il a répété que toi, Perwiz Sorani, tu avais beaucoup de chance, échapper à une mort certaine, pouvoir te soigner gratuitement, en Occident. On t'a fait comprendre à maintes reprises que tu l'avais échappé belle, et tu as failli le croire.

Tu es allongé à présent sur ton lit et tu penses à ta promenade quotidienne. Tu te lèves, regardes tout d'abord les colombes qui ne veulent plus fournir aucun effort pour échapper

à l'emprise de l'espace figé, puis les deux voisins qui partagent la chambre avec toi. Tu esquisses un sourire à l'intention du sexagénaire et t'engages vers le couloir central. Tu traverses le hall pour trouver enfin dans le promenoir gauche. Du point de départ, tu regardes un autre point que tu as l'habitude de marquer par une pause plus ou moins longue sur un banc en bois ciré et luisant. Tu effectues quelques pas et tu t'arrêtes net. Tu sens que tu n'as pas dans tes faibles jambes la force nécessaire pour parcourir le trajet habituel. Le promenoir gauche t'apparaît, à présent, terriblement long, interminable. Tu penses à faire un demi tour et à retrouver ton lit, mais tu n'as pas envie de supporter encore les avalanches de bruits que déclenchent les roues de la fortunes et les tempêtes d'applaudissement de la télévision louée. Tu t'approches d'une fenêtre ouverte, une embrasure pratiquée dans les arcades vitrées, t'appuies sur le rebord qui absorbe ainsi presque la totalité de ton poids, et te penches vers la cour principale. Tes jambes cessent petit à petit de trembler et ta respiration devient presque régulière.

Dans la cour centrale de l'hôpital, des espaces de gazon et de ciment, parsemés de cubes de verre destinés à éclairer le sous-sol, se succèdent géométriquement, avec une certaine harmonie. Deux allées parallèles de gravier situées des deux côtés des carrés de gazon et de

ciment vont de l'entrée principale où se trouvent les caisses et les bureaux d'administration jusqu'à la capelle cachée à demi par des peupliers. Tes regards balaient la cour centrale, escaladent les trois galeries superposées, se promènent sur les arcades et les colonnes noircies que les rayons du soleil de l'après-midi rendent plus sombres encore. Les trois galeries évoquent vaguement les maisons d'un village pas loin de Halabja. Des demeures pauvres accrochées au flanc d'une montagne et brûlées jusqu'aux entrailles par un soleil d'été implacable. Les maisons de terre et les trois galeries de pierre se confondent devant tes yeux, tremblent, flottent comme des navires de tailles différentes sur une mer traversée, secouée de violentes convulsions. Tu as la nuque endolorie et la vue brouillée par le gaz qui, le 16 mars 1988, a enveloppé comme une immense nuée la région de Halabja. Tu éprouves une grande difficulté à suivre le mouvement des gens qui parcourent les couloirs d'en face. Tu rapproches tes paupières, mets tes mains en visière pour atténuer l'éclat trop brutal de la lumière. Une silhouette élégante se découpe étrangement sur l'ensemble de la troisième galerie et attire ton attention. Tu te concentres davantage et la silhouette se transforme: une jeune femme avec une chevelure blonde et abondante. Les traits de son visage échappent toujours à ton regard. S'agit-il

d'une infirmière? d'une femme venant tout juste de rendre visite à un proche? Tu écarter l'hypothèse de l'infirmière car la femme ne porte pas de blouse blanche. Puis tu écarter l'hypothèse de la femme qui rend visite à quelqu'un car il n'est pas encore une heure, l'heure à partir de laquelle les visites sont autorisées. Tu te dis qu'il ne peut pas non plus s'agir d'une malade car eile marche parfaitement bien, avançant d'un pas ferme, régulier. Puis elle semble t'avoir remarqué à son tour puisqu'elle s'arrête pour mieux te regarder. Elle se sert également de sa main pour éviter d'être éblouie par les rayons du soleil qu'elle reçoit en pleine figure, puis, elle reprend du même pas sa démarche et glisse derrière les arcades. Lorsqu'elle arrive à l'autre bout du couloir, elle s'arrête encore une fois, probablement pour te fixer, avant de disparaître dans la cage de l'escalier.

Saisi par le vertige, tu quittes la fenêtre et comme un radeau qui s'en va à la dérive sur un fleuve, tu t'approches de l'autre rive, tu t'affales sur le banc en bois qui longe tout le côté gauche du promenoir et tu respires à pleins poumons. Tu éponges un visage en sueur. Assis, le champs qu'embrasse ta vue se réduit considérablement. Tu ne vois plus la cour centrale avec les espaces aménagés. Tu n'aperçois que les deux couloirs supérieurs de l'aile droite et le sommet des peupliers.

Deux couples de touristes nordiques apparaissent du côté de la chapelle et s'engagent vers le promenoir gauche pour se diriger, sans doute, vers la sortie. La lumière ambiante dans le promenoir ne blesse pas tes yeux et tu les vois s'approcher. Ils arrivent à l'endroit que tu as l'habitude de marquer tous les jours pas une pause, avancent lentement dans le silence de mort qui enveloppe les lieux. Tu remarques que les deux jeunes filles marchent sur la pointe des pieds pour que leurs talons ne dérangent personne. Les deux couples chuchotent entre eux avant d'arriver à ton niveau et se taisent lorsqu'ils se trouvent à une dizaine de mètre de toi. Ils regardent obstinément l'extérieur, c'est-à-dire, les espaces aménagés, les façades superposées, les arcades, les colonnes noircies... Les Nordiques évitent, délibérément de te regarder, et surtout de croiser ton regard. Ils feignent d'ignorer complètement ta présence sur le banc en bois et préfèrent quitter les lieux le plus vite possible. Ainsi tu poses-tu maintes questions sans vraiment te préoccuper de les accompagner de réponses adéquates. Ont-ils peur de contracter par le canal du regard quelques maladies contagieuses et incurables? Veulent-ils tout simplement, eux, les bien élevés, t'épargner de penser à ta situation, en te cachant leur teint rose hâlé par le soleil des îles lointaines? Lorsque les quatre Nordiques te dépassent, ils

éprouvent sans doute un certain soulagement et pressent le pas vers la sortie qui n'est plus loin. Les deux hommes sentent tes regards s'enfoncer, telles des flèches de glaces, entre leurs omoplates; les deux blondes les sentent s'éterniser sur les rondeurs de leur derrière.

Les deux couples se trompent lorsqu'ils croient que tu les suis jusqu'à la porte vitrée, car tu as le dos au mur et, tu fixes les larges pans qui se dessinent devant toi, obstruent d'une façon implacable ta vue et délimitent nettement ton champ visuel.

Une sorte de torpeur s'empare de tous tes membres te poussant ainsi à t'accrocher au banc. Tu fermes les yeux dans l'espoir de récupérer d'hypothétiques forces, mais tu as peur d'être happé par les milliers de tourbillons. Tu les ouvres et les pans de murs, les arcades et les sommets des peupliers immobiles se dressent lentement devant toi. Tu entends le bruit de deux talons ferrés sur les dalles du couloir, du côté de la chapelle et tu tournes la tête vers le point que tu ne peux marquer aujourd'hui par aucune pause. Tu n'aperçois encore personne mais le bruit résonné dans les couloirs vides et s'approche. Tu fixes l'extrémité du couloir, surveilles les moindres changements et tu vois une femme sortir du côté de la chapelle. Ton cœur bat à se rompre et la torpeur qui t'avait tout à l'heure assommé comme un coup de massue se dissipe comme

par enchantement. Pour toi, il n'y a pas l'ombre d'un doute, c'est elle, oui, la femme que tu as aperçue, tout à l'heure, lorsqu'elle se trouvait à la troisième galerie de l'aile droite. Il peut, en effet, s'agir d'une autre personne, de n'importe quelle autre blonde car tu n'arrives toujours pas à distinguer les traits de son visage, mais tu es persuadé qu'il ne peut s'agir que de celle qui s'était donnée la peine de s'arrêter pour mieux te dévisager. Et puis, tu sais très bien que si tu n'as pas voulu retourner dans ta chambre, ce n'était absolument pas à cause des vacarmes causés par la télévision. Tu étais blindé, vacciné contre le bruit et, bon gré mal gré, tu t'étais habitué aux avalanches des cris. Tu n'es pas rentré dans la chambre car tu avais le net sentiment d'avoir un rendez-vous secret avec une femme superbe, différente de toutes les autres femmes, une femme unique en son genre.

Une jeune femme aux cheveux blonds et abondants s'approche. Un détail en elle attire toutefois ton attention et te trouble sensiblement. Avançant à pas lents mais réguliers, elle n'avait pas boutonné, certainement par mégarde, une partie de sa jupe. Ses jambes en écartaient les pans et montraient une partie d'une culotte blanche. Ton regard suit un bon moment le mouvement harmonieux des jambes tout à fait parfaites. L'ouverture béante de la jupe s'empare entièrement de ton être, puis tu paniques car la



jeune fille n'est plus très loin. Tu as honte de ton comportement et arraches ton regard du triangle.

Le bruit des pas devenu plus fort réveille tes sens engourdis. Tu oublies brusquement toute ta fatigue et toute la saleté que tu traînes dans tes poumons. En l'absence du vertige qui, tout à l'heure, t'avait contraint à t'affaler de tout ton long sur le banc, tu fais quelques pas en avant. Tu te mets au milieu du couloir pour provoquer le destin, multiplier à l'infini ta chance de la rencontrer. Tu te mets délibérément sur son chemin. Tu prends ton courage à deux mains pour t'immiscer dans un univers de volupté. Tu ajustes ton pyjama bleu, passes tes doigts dans tes cheveux; tu veux être sur son passage comme par un pur hasard, pour déclencher ainsi le processus d'une rencontre agréable. La jeune fille sourit et ne modifie pas la trajectoire de sa démarche. Elle ne semble pas se sentir gênée par cet obstacle humain qui barre à présent son chemin et l'empêche de progresser du même pas régulier vers la sortie. Elle s'arrête, lève légèrement les sourcils comme pour feindre l'étonnement.

- Ça va? J'espère que ce n'est pas grave? dit-elle

Tu ne réponds pas. Tu freines tout d'abord en toi l'envie de crier ta douleur, de cracher ta haine, d'exprimer ton impuissance devant les événements qui te dépassent. Le 16 mars de

l'année 1988, date fatidique dans ton histoire. Les bombardiers et des hélicoptères de combat ont survolé un paysage paisible et craché une pluie de bombes, de gaz toxiques, de produits mortels destinés à la destruction complète. Ils ont tué, ce jour là, surtout des femmes et des enfants. Des dizaines de milliers ont trouvé la mort en quelques minutes. Quant à toi et aux soi-disant rescapés du génocide, vous êtes tous condamnés à une fin lente et atroce. Votre douleur était sans répit et les séquelles du gaz sur votre organisme étaient irrémédiables.

Libération 02.04.1988

Ce gaz liquéfié, l'hpéride, s'attaque exclusivement aux tissus vivants à partir de choses minimes (...). Mais sa véritable cible sont les voies respiratoires. Il obture les bronches, et entraîne des lésions des yeux et des pneumonies à répétitions. La destruction de plusieurs enzymes provoque le blocage de la respiration et conduit à la mort 78% des personnes exposées sans protection. Ce qui était évidemment le cas des populations kurdes. Pour les survivants, les séquelles sont désastreuses.

Rescapé? Tu l'es, dans un certain sens, car tu n'es pas mort et tu séjournes dans un hôpital ultra-moderne en Europe pour recevoir des soins ultra-complicqués, pénibles. On t'a souvent répété que tu avais de la chance, beaucoup de

chance de pas être à Halabja lors des derniers bombardements. Tu n'étais pas au centre de la tourmente et du tourment, et la mort ne t'a pas fauché, ne t'a pas cloué au sol. Elle s'est contentée de t'effleurer du pan de sa robe glaciale. Elle a semé la matière de ruine dans tes veines et tes bronches. A présent, tu ne cries pas car tu n'as pas la force de crier. Tu as le larynx brûlé, rongé par le gaz toxique. Et puis, en présence de la jeune fille, tu ne veux pas penser aux choses désagréables. Tu veux t'épanouir dans la douceur de la rencontre, dans les délices qu'elle fait miroiter. Tu réponds *présent* à l'appel de la vie. Tu espères encore. Tu t'accroches. D'une voix très faible, tu réponds:

- Non! J'ai été touché par des produits toxiques dans mon pays. On me dit que ça ira. Mais vous, que faites-vous ici? Vous ne ressemblez pas à une malade!

Les yeux bleus débordent de tendresse et de bonté. Ils chantent l'hymne à la vie. Le sourire est un papillon qui a dérobé à l'arc-en-ciel toutes ses couleurs et voltige sur son visage.

- Oh non! Enfin si. J'ai été malade mais je ne le suis plus à présent. J'ai été voir mon médecin. D'ici un an je pourrai avoir un bébé.

Un nuage de mélancolie couvre brusquement l'étendue bleue du regard mais se dissipe rapidement. Tu n'oses plus poser d'autres questions par peur de l'effrayer, de troubler le

calme qui régné dans ses espaces intérieurs. La jeune fille ne semble pas être pressée et toi, tu veux prolonger autant que possible le temps de la rencontre, pérenniser l'éphémère. Bien que tu aies énormément de choses à lui raconter, tu gardes le silence. Elle promène lentement ses yeux sur ton visage. Tu t'accroches à eux comme un naufragé saisit une bouée de sauvetage. Tu vis des moments vraiment très denses. Comme l'index d'une main amoureuse, son regard caresse ton front, descend le long du nez, s'arrête longuement sur les lèvres pour couvrir ensuite tout le visage. Tu baisses la tête pour dissimuler ton trouble et ton regard glisse doucement, suberpticement, comme un serpent, dans l'ouverture de la jupe et se blottit dans le creux du bas-ventre et des cuisses. La jeune fille ajoute:

C'est drôle! Je vous ai aperçu de là-bas.

Tu lèves la tête pour suivre le mouvement de sa main levée. Tu fixes l'endroit où elle s'est arrêtée pour la première fois. tu désires lui parler, lui dire que toi aussi tu l'avais remarquée, que si tu n'as pas voulu rentrer malgré les douleurs musculaires et les vertiges, c'était tout simplement pour la rencontrer. Tu ne dis rien et tu te contentes de vivre, de puiser dans ses yeux l'essence de la vie. Elle doit partir, rompre la magie de la rencontre. Elle ne sait pas comment, mais se décide au bout d'un certain temps.

- Bon! Je dois m'en aller maintenant. Salut!

Confus, tu dis *salut* en balbutiant. Tu n'oses pas tendre la main ni approcher ton visage du sien pour l'embrasser. Tu as en effet peur de rencontrer le vide, de poser des baisers sur la joue de l'air immobile. La jeune fille s'éloigne, restant toujours au milieu du couloir. Elle ne se retourne pas, glisse tel un fantôme dans la lumière ambiante, se dirige toujours à pas lents et réguliers vers la sortie. Ses talons ferrés arrachent du cœur des dalles un gémissement, un bruit qui résonne, se brise sur les murs nus et se tait lorsqu'elle franchit la porte vitrée. Sa chevelure blonde disparaît dans les marches de l'escalier.

La douleur s'empare, de nouveau, de ton système nerveux, produit des spasmes musculaires. Après le départ de la jeune fille, la douleur investit de nouveau tout ton corps, se glisse comme un poison dans chacune de tes cellules. Tu exécutes quelques pas chancelants et t'engages dans le hall, puis tu te trouves dans le couloir de la salle Charité.

Depuis ton séjour à l'hôpital central de cette ville, tu fais tout ton possible pour rester loin de la chambre, de ton lit de malade. Tu évites bien évidemment le bruit de la télévision, mais également la vue de ces colombes figées, pétrifiées dans le filet de l'espace traître. Tu as du mal à les voir ainsi suspendues dans le vide bleu d'un lac gelé. Tu aurais demandé à

déménager, aller dans une autre chambre de la salle Charité si tu n'avais pas constaté que les mêmes colombes étaient partout prisonnières, les ailes blanches immobilisées dans le vide. Or, durant les premiers jours de ton arrivée dans cet hôpital très moderne, tu fuyais tout et allais te réfugier dans la solitude et le silence de la chapelle. Tu t'asseyais sur un banc devant la statue en marbre de la Vierge Marie tenant dans ses bras un petit Jésus respirant la bonne santé. Devant la mère et le fils, quelques barbus, des bergers, se recueillent en une piété presque palpable. Tu aimais le petit Jésus. Tu avais un frère qui portait le même nom que lui, Issa. Issa a péri dans les derniers bombardements. Comme le petit Jésus, il n'avait que quelques mois, oui, quelques mois seulement.

Le sexagénaire a de la visite. Son épouse, une dame de petite taille, trapue et au visage toujours sanguin, est assise dans le fauteuil. Elle pose sur ses genoux un vieux journal que son mari a interdit aux femme de ménage de jeter à la poubelle. En te voyant rentrer, elle sourit et son visage devient encore plus rouge. Le mari ne fait pas attention et n'arrive pas à détacher son regard de l'écran. Il fait le plein de bruit et d'abrutissement. Il prend sa dose quotidienne de ce bruit sirupeux qui s'insinue dans chacune de ses cellules vieilles et ravagées par la poussière de charbon. Il a besoin, d'une façon permanente, d'être envahi par le bruit, les voix

de la vie, celles des gens respirant la bonne santé et la réussite. Le matin, dès son réveil, il allume la radio: toujours le même poste, les mêmes chansons, les mêmes réclames. L'après-midi, la télévision prend la relève, et comment! Vers neuf heures, c'est l'over-dose. Avant d'éteindre la télévision, il avale en hâte des somnifères et d'autres comprimés pour calmer la douleur, pour être sûr de ne pas se réveiller avant sept heures, l'heure d'allumer le poste de la radio.

La dame te sourit timidement. Tu as mal à la tête. Tu as des vertiges et tu transpires abondamment. C'est l'effet du gaz qui te dévore les poumons, ronge tes entrailles, sèche le sang dans tes veines. Tu t'allonges sur le lit et tes yeux rencontrent les colombes qui n'ont aucune chance de connaître un jour d'autres horizons, d'autres étendues. D'habitude, tu engages une petite conversation avec la dame au visage couleur de sang. Tu parles de la pluie et du beau temps, réponds surtout à ses questions qui portent souvent sur les recettes de la cuisine orientale. L'épouse du sexagénaire n'a probablement jamais entendu le nom de Halabja. Le jour où tu lui as dit que tu étais kurde, elle a tout d'abord pris cela pour une sorte de maladie. Elle a cru que tu étais dans cet hôpital ultra-moderne pour soigner une grave maladie qui avait pour nom *kurde*. Tu n'as pas pu t'empêcher ce jour-là de rigoler et lorsqu'elle

s'est rendu compte de la faute qu'elle venait de commettre, elle est devenue très rouge. Bafuillant, elle a dit:

- Ça alors! J'aurais juré qu'il s'agissait d'une malasie. Kurde, kurde, en plus ça fait penser aux cures...

Aujourd'hui, tu t'allonges sur ton lit et veux rester seul, enfin seul avec la jeune blonde que tu viens de rencontrer dans le promenoir. Tu veux prolonger les agréables moments vécus en sa compagnie. Mais, chose étonnante, ton attention se concentre sur les arcades de la troisième galerie. Il te semble avoir aperçu, lorsque tu étais encore au promenoir gauche, une autre silhouette, celle d'une femme habillée de noir et adossée à une colonne. Elle te faisait des signes de sa main droite et le soleil de l'après-midi prolongeait étrangement ses gestes en les projetant sur les pans de murs derrière elle. Tu sais que tu l'as négligé car l'autre femme, à la chevelure blonde s'est emparée de tous tes sens. Il te semble à présent entendre sa voix malgré le bruit de la télévision, mais tu fermes les yeux et tu te laisses aller, sombrer dans un sommeil profond. Tu éprouves aucune résistance car tu es épuisé, fatigué. Une sorte de nuage noir couvre ton visage, enveloppe tout ton corps et tu te perds dans les méandres d'un sommeil comateux.

Quelques heures après, tu ouvres les yeux et tu te prépares à aller la rejoindre car elle

n'arrête pas de l'appeler. Tu regardes autour de toi et tu vois que l'épouse au visage rouge n'est plus là. Elle a dû partir, comme à son habitude, avec le linge sale de son mari et la promesse de revenir dès qu'elle le pourrait. Elle a dû partir sur la pointe des pieds afin de ne pas troubler ton sommeil et de te laisser ainsi te reposer. Avant de s'en aller, elle te fait toujours un grand sourire et te demande si tu as besoin de quelque chose. Tu la remercies gentiment et tu dis toujours que tu n'as besoin de rien. La dame au visage sanguin quitte ainsi la chambre, se persuadant de l'utilité de ses visites. Depuis longtemps, elle ne cherche plus à capter les regards éteints de son mari, à arracher quelques mots de sa bouche cousue. En changeant des petites phrases avec toi, elle retourne presque heureuse dans sa banlieue et nourrit l'espoir de connaître avec son mari et ses enfants des jours meilleurs.

Le sexagénaire est seul devant la télévision, le regard vissé sur l'écran. L'autre malade est dans un profond coma. Il ne reçoit aucune visite et son unique lien avec la vie est, sans doute, le fil de la perfusion intraveineuse. Le sexagénaire te demande s'il doit baisser un peu le volume, si le bruit te dérange. Tu dis que la télévision ne te dérange pas. Le sexagénaire fait un grand effort pour te sourire mais il ne réussit qu'à faire une grimace. Puis il retourne à son feuilleton américain. tu regardes tristement les colombes

victimes de l'espace figé du papier peint. L'unique grande fenêtre dans la chambre te permet de constater que la nuit est en train de tomber. Tu dis que tu as dû dormir longtemps. Tu ne touches pas au plateau contenant ton dîner posé sur la petite table et tu te diriges vers le promenoir. Tu ne sens plus les douleurs musculaires. Le long sommeil semblable à un coma profond t'a permis, sans doute, de récupérer un peu, car tu sens, à présent, que tes jambes peuvent t'amener assez loin, loin jusqu'à la troisième galerie où l'on t'attend. tu traverses le hall carré, t'engages dans le promenoir gauche que tu connais très bien, t'approches de la fenêtre ouverte. Dans la cour centrale, les réverbères éclairent faiblement les allées et les carrés de gazon et font briller les cubes de verre incrustés dans le ciment. Les peupliers sont toujours immobiles mais de temps en temps, des frissons parcourent leurs branches et font trembler les feuilles. Tu lèves la tête. Elle est là. Toujours adossée à la même colonne, à sa colonne. Elle te fait signe d'approcher.

Ecœuré d'avoir assisté à tant de scènes de désolation, le soleil se couche, disparaît le plus loin possible de la ville et des marasmes, de préférence dans des régions tout à fait inhabitées: des déserts sans bornes, des océans libres et déchainés, des montagnes inaccessibles. Il laisse la place aux réverbères et à une lune absente qui prolongent bizarrement

les formes saillantes. Tu t'engages dans le promenoir gauche et tu n'as pas pu parcourir dans l'après-midi après le déjeuner. Tu dépasses sans beaucoup de peine le point que tu as l'habitude de marquer, ces derniers temps, par les pauses très longues, passes devant la chapelle. Au lieu de continuer tout droit ton chemin et de te diriger vers l'escalier qui conduit aux étages supérieurs, tu entres dans la chapelle solitaire et veux regarder, une fois encore, le petit Issa. A ta grande surprise, tu constates qu'une femme kurde de Halabja occupe la place de la Vierge. La femme aux vêtements traditionnels tient dans ses bras un petit enfant au visage figé. Les hommes barbus et nimbés sont remplacés par des Kurdes moustachus aux expressions graves et aux turbans poussiéreux et sales. L'un d'eux tend la main vers le petit dont la mère semble avoir beaucoup de mal à se séparer. Il veut certainement l'enterrer, car, juste à côté, il y a une tombe fraîchement creusée qui attend comme une bouche avide et prête à tout avaler. Le silence régnait dans la chapelle et immobilise les gestes de la petite assemblée. Sans faire le moindre bruit, tu recules et montes les marches. Une fois au troisième étage, tu te rends compte qu'il ne diffère pas du promenoir du rez-de-chaussée. Tu n'es pas essoufflé malgré le trajet parcouru et tu ne souffres pas non plus des convulsions des muscles ni des spasmes qui te

tordent d'habitude les entrailles. La dame en noir, sans bouger de sa place, sans quitter d'un centimètre sa colonne, te regarde approcher. Malgré sa joie, elle t'accueille d'un ton imprégné de reproches:

- Tu as mis du temps à venir! Tu savais pourtant que je t'attendais?

La dame a le même âge que ta mère et se permet de te tutoyer. Elle te connaît depuis longtemps et c'est peut-être cette vieille connaissance qui lui donne le droit de se montrer exigeante et plus iltime que la jeune blonde à la chevelure abondante. Ne sachant pas quoi répondre, tu gardes le silence, baisses la tête. Tu n'oses pas la regarder. La dame adopte le même ton qu'une mère prend pour réprimander un fils ingrat.

- C'est drôle! Au lieu d'être content de me voir, il me semble que tu me fais la tête!

Puis, elle change d'expression et sourit. Elle promène son regard sur ton corps affaibli par les maudits produits chimiques et sur le pyjama froissé fourni par l'hôpital. Visiblement, elle a de la peine pour toi.

- tu sais Perwiz que je ne suis pas venue te proposer monts et merveilles. Mais tu sais mieux que moi que tu ne peux pas rester toute ta vie ici, loin de chez toi, loin des tiens!

Et, comme pour facilement te convaincre par ses arguments, elle continue, avec malice:

- Tu sais, j'ai vu Gulizar avant de venir. Elle

est toujours très, belle, telle que tu l'as connue. Elle m'a chargé de te dire bonjour de sa part. Qui sait? peut-être l'as-tu déjà oubliée?

Le nom de Gulizar, *la fille à la tresse blonde*, brouille drôlement les souvenirs dans ta tête fatiguée, efface d'un seul coup le décor de la nuit qui tombe et la femme adossée à la colonne noire. Gulizar te ramène à Halabja, avant le génocide. Un sourire triste se fraye un passage vers tes lèvres. Tu te vois avec Gulizar, face à face, dans la grange de la famille. Tu as une occasion à ne pas rater. Les autres filles, qui font la navette entre la camion chargé de bottes de foin et la grange, sont lointaines. Gulizar se trouve comme par enchantement devant toi, à quelques pas. Tu t'approches d'elle, tends la main pour la première fois dans ta vie vers la poitrine d'une vierge. tu saisis le sein. Gulizar sourit toujours mais lorsque tu presses le sein rond et humide, le sourire s'estompe, puis s'efface pour laisser sur la figure une expression à la fois intense et d'effroi. La belle gulizar, ta bien-aimée, éprouve une envie irrésistible de fermer les yeux, de s'abandonner aux tourbillons du bonheur, de se laisser happer par les délices d'un vertige inconnu. Elle surmonte péniblement l'envie et garde les paupières écarquillées. Elle regarde dans ton dos, surveille les bruits des pas, te laisse te perdre dans la géographie d'un plaisir tout à fait nouveau. Puis brusquement, elle s'écarte et

court vers le fond de la grange pour s'occuper de quelques bottes de foin. Une fille entre. Tu la trouves laide et bête mais tu l'aides quand même à se débarrasser de son fardeau. Gulizar s'esquive avec une grâce féline et fond dans la lumière du jour.

la dame semble lire dans tes pensées, filtrer tes souvenirs et, tout en souriant, elle te dit:

- Tu viens! on n'a pas beaucoup de temps.

Tu penses au sexagénaire à la télévision et tu te rends compte que tu es quand même attaché à lui, à sa femme au visage couleur de sang. Tu veux avant ton départ lui souhaiter un prompt rétablissement bien qu'il n'ait aucune chance de s'en sortir, le charger de transmettre tes sincères salutations à son épouse. Puis, tu penses que tu dois mettre un peu d'ordre dans tes affaires, prendre une petite douche, tailler tes moustaches. Tu dois rendre à l'hôpital le pyjama bleu pour mettre ton pantalon de montagnard. tu veux faire ta valise, oh, il ne s'agit que de quelques babioles. Tu demandes:

- Pouvez-vous m'accorder quelques minutes, juste le temps de me changer. Je ne peux quand même pas sortir de l'hôpital avec ce pyjama?

La dame acquiesce en hochant la tête. Décidément, elle veut à tout prix se montrer plus avenante, plus généreuse et plus réelle que l'autre femme rencontrée dans l'après-midi. Tu la quittes, descends les marches, ne t'arrêtes pas devant la chapelle et rejoins vite ta chambre.

Nouvelles Kurdes

Tu ne vas pas vers ton placard, ni vers la salle de bain. Tu t'allonges sur le lit, juste le temps de te reposer, de rassembler tes débris, de récupérer un peu d'énergie. Le sexagénaire dort après avoir eu sa dose de bruit. La dame emboîte tes pas et se glisse sans bruit, comme un fantôme, dans la chambre. Elle te voit allongé sur le lit. Elle touche avec beaucoup de tendresse ton bras. Et tu souris. Elle semble ne pas vouloir te réveiller. Tu souris car les colombes prisonnières de l'espace figé du papier peint peuvent enfin prendre leur vol et se diriger vers d'autres horizons. Tu entends parfaitement bien le bruit que font les battement de leurs petites ailes toutes blanches. Et tu souris.

Agence France Presse 07.04.1988

Vienne, 5 av. (AFP) - Un des six Kurdes soignés à Vienne après avoir été brûlés lors d'une attaque aux armes chimiques de Halabja en Irak perpétrée, selon Téhéran, par le régime de Bagdad, est décédé mardi, ont annoncé les médecins traitants.

La victime, un jeune homme de 22 ans, était arrivée le 29 mars à Vienne avec ses camarades. Les cinq autres blessés sont toujours soignés dans l'hôpital de la capitale autrichienne.

France, 1992

Farhad PIRBAL

Né en 1961 au Kurdistan irakien.

Nouvelliste, mais aussi poète et dramaturge. c'est l'idée qui conduit Farhad Pirbal, une idée fixe, sur laquelle il consacre sa médiation et sa volonté. Il porte en lui un monde, celui de l'exil, au sens large du terme, pour lequel il offre la presque totalité de ses écrits. Des forces l'animent, s'y rencontrent, s'y combattent ou s'y combinent: tendances, souvenirs, sentiments et passions, espoirs et rêves...

Pirbal donne une représentation tout soit peu complète de la réalité humaine, lui donne sa propre image, et donc agir sur elle en vérité.

Publications:

Bonjour l'exil, pièce de théâtre, Copenhague 1987

Adieu à toi, mon pays, pièce de théâtre,

Arbil/Kurdistan 1984

Exil, recueil de poème, Paris 1993.

Institut kurde de Paris

Lamartine

Cela faisait sept mois que je cherchais un emploi. Un jour, n'ayant que vingt francs dans ma poche, j'ai frappé à la porte de l'Agence Nationale Pour l'Emploi, espérant trouver de quoi gagner ma vie.

Dans la salle d'attente, il y avait une masse de gens: des français, des étrangers, des filles, des garçons, des blancs, des noirs, des rouges... étaient assis à attendre. Lorsque mon tour arriva, une heure plus tard, je suis entré dans une pièce où une femme était assise à l'autre bout d'un bureau. Elle me dit:

- Je vous en prie, prenez place!

Je me suis assis. J'ai présenté ma pièce d'identité et dit:

- Je suis sans emploi. Je suis à la recherche

d'un travail.

Elle me prit la pièce d'identité, la regarda et dit:

- Avez-vous des expériences professionnelles, si oui dans quel domaine?

- Le rime, ai-je répondu.

Elle s'étonna et resta muette. Puis elle dit:

- Quelles rimes?

- Le rime poétique.

Elle leva la tête et regarda les buées de nuages à travers la fenêtres:

- Qu'avez-vous fait comme études?

- J'ai un doctorat sur la rime dans les poèmes de Lamartine.

- Que voulez-vous exercer comme activité professionnelle?

- Pourvu que je gagne ma vie, n'importe quelle activité.

Mes propos ne plaisent guerre à la femme, je crois:

- Nous ne pouvons pas aider ainsi les sans-emploi!

- Pourquoi? Ai-je dit, étonné.

- Tous ceux qui viennent ici chercher un emploi, doivent avoir de l'expérience dans un domaine, continua-t-elle.

- Mais Madame, je viens de vous le dire, ai-je repris, impatient. J'ai une vaste connaissance à

propos de la rime. Depuis quatre ans je passe mon temps à étudier et à analyser la rime, et j'ai publié plusieurs articles sur ce sujet.

La femme ne dit mot. Puis elle reprit:

- Avez-vous travaillé auparavant?

Cette question me troubla, mais je n'ai rien laissé apparaître sur mon visage, et j'ai repris rapidement:

- Bien sûr Madame.

- Quoi?

- Depuis mon plus jeune âge, cela fait plus de onze ans que j'écris des poèmes. J'ai une très bonne expérience dans la rédaction des poèmes, et c'est pourquoi j'ai choisi la rime dans la poésie de Lamartine comme sujet de ma thèse de doctorat.

- Cela veut dire que votre spécialité est bien la rime? Me demanda-t-elle.

- Oui Madame, la rime dans la poésie de Lamartine.

Pendant ce temps-là, un chat fit apparition sur le bureau. La femme le regarda et dit:

- Vous dérange-t-il, le chat?

- Pas du tout, ai-je répondu en regardant le chat.

Puis elle sortit une fleur de l'un des tiroirs, la sentit un bref instant et dit doucement:

- Bien. Nous, l'une de nos agences achète et

vend des poèmes! Mais...

- Mais quoi, Madame?

- Nous avons nos conditions!

- Quelles conditions, Madame?

Elle caressa la queue de l'animal, regarda les quelques papiers sur son bureau et dit:

- Tout d'abord nous devons lire les chats!

- Vous voulez dire les poèmes?

- Oui. Il faut qu'ils nous plaisent. La deuxième condition est un dépôt de treize mille francs qu'on vous réclamera le jour de la remise des poèmes à notre agence.

- Pour quelle raison ceci Madame?

- Au cas où vos poèmes ne plairaient pas à la commission de l'agence, la moitié de la somme vous sera retenue!

- Et s'ils leur plaisent?

- Dans ce cas on vous les achètera.

- A combien le kilo?

- Nous n'achetons pas par kilo, mais par poème. Le poème classique vaut cinq cents francs, le poème libre trois cents francs, le poème prosaïque cent cinquante francs, et toutes les autres catégories à cent francs.

- Et quelles sont les autres conditions?

- La commission de l'agence se réunit une fois par an pour sélectionner les poèmes... Elle enverra la réponse aux poètes huit mois après

cette date, parce que tous les ans, énormément de gens envoient leurs poèmes à notre agence afin de les vendre.

- Merci.

Sans dire un mot de plus, je me suis levé et ai quitté l'agence.

Marchant les mains dans les poches de mon manteau, abattu, je suis arrivé à la rue St. Germain-des-Près. Je me suis arrêté sur une petite palce, près d'un kiosque, là où la statue de Lamartine est élevée. Comme si je voyais pour la première fois cette statue, je l'ai observée avec attention, cette grande et somptueuse statue: assis et vêtu de façon royale, sa main droite posée sur le genou, sa main gauche levée avec l'index en direction du ciel, comme s'il récitait l'un de ses poèmes. Accablé et fatigué, je me suis approché et assis.

A peine assis, Lamartine, derrière moi, à voix haute - comme s'il voulait me consoler - me dit:

- Ne sois pas triste!

Accroupi, sans lever la tête, j'ai dit:

- Comment ne pas être triste?

- Il n'y a rien à faire... dit-il, avec sa voix tendre et fatiguée.

J'ai levé la tête, en direction des voitures qui parcouraient la rue, comme si je voulais parler à moi-même:

- Si j'avais treize mille francs, et si je pouvais attendre encore huit mois, pourquoi serais-je allé les voir, pour quelle raison aurais-je besoin d'eux?

- Dès le début, reprit Lamarine énergiquement, tu ne devais pas lier ta destinée à celle de la poésie et de la beauté!

- Et toi, ai-je dit, pourquoi as-tu lié la tienne à celle de la poésie, de la beauté?

- Je n'étais qu'un idiot, répodit Lamartine en colère.

Je n'ai pas ouvert la bouche et gardé le silence. Je savais que Lamartine, comme moi, avait aussi beaucoup sur le cœur, qu'il avait besoin de se culpabiliser et de se juger. Je voulais, au moins, calmer son cœur.

- Nous les artistes et poètes, ai-je continué en regardant la rue, nous avons une vie pitoyable! Souvent j'ai l'impression qu'à la création du monde, un démon nous a jeté le mauvais sort.

Troublé, je tournais le regard dans tous les sens. Je sentais mon cœur trembler, mon âme et mes genoux aussi. Puis, avec une voix trébuchante mais haute -pour que Lamartine m'entende- j'ai dit:

- Pardonnez-moi Monsieur Lamartine, vous n'auriez pas cent francs à me prêter? Je vous les rendrai dans quelques jours!

Je fixais le sol, attendant une réponse. Rien.

Quelques instants plus tard, je me suis tourné: Lamartine n'était plus à sa place. J'ai regardé à ma gauche, je l'ai aperçu au loin, le manteau couvrant ses épaules, s'éloigner. Je l'ai suivi. Je l'ai appelé: " Monsieur Lamartine, Monsieur Lamartine! " Il s'est arrêté devant un café, il avait l'air pressé.

- Vous partez? Lui ai-je demandé.

- Oui. Il est tard. Je dois me rendre à mon travail.

- Où travaillez-vous?

- Dans un hôtel.

- Vous travaillez la nuit?

- Oui. Je suis portier. Portier de nuit dans un hôtel.

Je voulais savoir combien il gagnait par nuit, mais comme il était pressé et voulais prendre le métro à toute hâte, je lui ai demandé:

- Vous ne pourriez pas poser la question autour de vous s'il y a un travail pour moi?

- Vous savez très bien qu'ici à Paris je suis un étranger seul et que je ne connais personne. Mais je poserai quand même la question. Au revoir. Il faut que parte au travail.

Il partit. Mais il se retourna et dit rapidement:

- Passez me voir. Je travaille près du métro Cadet, au 7 rue Trévis, à l'hôtel Prima.

Fatigué, Lamartine courait en direction du métro. Ses pas se retournait, de temps à autre,

pleurant, vers l'emplacement de la statue.

France, 1993

Institut kurde de Paris

Désert

Elle entra tout à coup, la petite sœur de Hachouche; en hâte et à bout de souffle:

- Maman, maman, demain ils déportent encore les familles kurdes!

Moi, à cette époque là, je n'étais qu'un petit gamin, je ne parlais que peu l'arabe. A ce moment là, je n'avais rien compris de l'arabe de la sœur de Hachouche, parce qu'elle nous avait apporté la nouvelle avec beaucoup de précipitation.

Hachouche et moi, assis l'un en face de l'autre, nous jouions aux dames. Lorsque la nouvelle parvint à ses oreilles, sa main s'immobilisa brusquement sur le pion et l'ombre d'un souci se grava sur son visage.

La mère, attristée, était assise près du Samovar. Sans voix et d'un air attendri, elle le regardait. Son père, qui avait lui aussi du mal à digérer la nouvelle, se tourna vers sa fille et lui demanda:

Nouvelles kurdes

- Qui te l'a dit?

Affolée, la petite fille me lança un regard bref, ensuite elle se tourna vers son père:

- Notre voisine, la famille de Sa'dia.

- Qu'ont-ils dit?

- Le père de Sa'dia a dit que...

- Quoi? Il a dit quoi?

- Il a dit, demain, ils déportent les familles kurdes.

La mère de Hachouche, soucieuse et plaintive, se tourna vers son mari; à voix basse comme si elle parlais d'un secret, elle lui souffla:

- Elle a raison, le père de Sa'dia est policier, il doit être au courant.

J'avais tout de suite compris que cette fois-ci étais la bonne. J'avais compris que ce serait une déportation vers l'Iran ou bien vers la frontière jordanienne, parce que, parce que mon père nous en parlait souvent. Moi, je ne tenais plus, sur la tablette, je colla la tête contre ma poitrine et je commença à pleurer sur mon sort et ma malchance.

Dans la petite prison sombre, les images de la veille, la nouvelle, la stupéfaction de la famille de Hachouche, défilaient en revue devant mes yeux. Je me sentais de plus en plus mal.

Assis sur un jerrican, sans voix, je pleurais et je me disais:

"C'est ma faute, c'est moi le fautif. Pourquoi ai-je passé la nuit chez Hachouche?"

Nous vivions déjà depuis onze longs mois dans le désert du sud de l'Irak; avec toute ma famille, mon père, ma mère et ma petite sœur. Je ne comprenais pas très bien pourquoi nous étions déportés dans ce désert chaud et aride du sud de l'Iraq. Un désert desséché. Mais moi, j'étais habitué, pendant sept ans de mon enfance, de vivre dans les champs et les montagnes colorées.

Je supportais très mal la vie dans ce désert, mes parents aussi. Et pendant ce temps personne ne venait nous voir, sauf les Hachouche et une autre famille arabe. Mon père, pour nous nourrir, se rendait avec le père de Hachouche, je ne sais dans quel village des environs acheter des radis pour les revendre ensuite. Hachouche et moi, nous allions, tous les matins pêcher toutes sortes de poissons dans l'étang sale et plein d'insectes, pour les revendre de notre côté. Et tous les soirs, avec Hachouche et les autres gamins arabes, nous partions jouer au foot près de la maison de Hachouche:

C'était un désert chaud et plat à perte de vue où il n'y avait que quelques palmiers qui servaient de refuge aux chameaux. Moi, j'aimais le football: j'avais toujours un plan sur moi; un papier avec les noms de tous les gamins avec qui je jouais. Je notais sur le papier le nom et le rôle de chacun d'entre eux, ceux d'attaque,

de défense et de but.

Souvent, le soir après le foot quand la fatigue se faisait sentir et la nuit étendait ses bras obscurs sur le désert, nous rentrions chez Hachouche. Je passais fréquemment la nuit chez lui. Ma mère était contente de savoir que je fréquentais des arabes, elle disait "tu apprendras peut-être l'arabe avec eux". Mais mon père, un jour, il se mit en colère et me dit: "après ton maudit foot, rentre chez toi, dans ta pourrie baraque et ne vas pas chez les arabes".

- Mais papa, quand la nuit tombe, j'ai peur de rentrer dans ce désert, lui ai-je affirmé.

- Tant pis pour toi et ne joue plus si c'est comme ça, m'avait-il dit.

Il avait raison mon père, si seulement l'autre soir j'étais rentré après le foot et n'avais pas passé la nuit chez les Hachouche, je ne serais pas maintenant séparé de mes parents et je ne me serais pas trouvé dans cette situation pénible. C'est de ma faute, c'est de ma propre faute.

Je ne tenais plus. A travers la porte fissurée je regardais l'extérieur. je pensais à mon père, à ma mère, à ma petite sœur. J'avais peur que pendant ce temps-là, alors que je me trouvais dans la petite chambre qui ressemblait à une prison, ils embarquent toute ma famille dans un camion militaire et qu'ils la déportent, j'avais peur de ne plus jamais revoir les miens.

La petite chambre où j'étais enfermé, était en

fait un poste de contrôle qui surveillait cet endroit du désert. C'était à une demi heure de chez-moi. La chambre était humide et obscure, les murs étaient faits de briques et par endroits de bidons et de métal.

Ce matin-là, le soleil venait à peine de se lever quand je quittai la maison de Hachouche. J'avais pris un raccourci je ne sais pourquoi, passant tout près du poste de contrôle. Lorsque je m'étais approché du poste, un policier arabe m'avait regardé, comme s'il n'avait, de sa vie, jamais vu d'âme dans ce désert Il mis son fusil en joue, le pointa sur moi et criait: STOP.

"Mais qu'ai-je fait? Étrange!!! Cela fait plus de deux heures, pourquoi le retiennent-ils ici? Qu'ai-je fait comme faute?"

Comme tout cela me dépassait, j'ouvrit la porte et je sortis. Au seuil de la porte, le policier, la main sur son fusil, se dirigea vers moi, coléreux, il hurla dans un arabe sec:

- Salaud, je te dis de rentrer.

Je n'eus pas peur de son hurlement, mais comme je ne cessais de penser à ma famille, une très forte peine s'empara de mon âme et en balbutiant je lui dit:

- Mais ma famille, mon père, ma mère, ma...

- Quoi, ta famille?

- Ils s'en vont, ils me laisseront seul.

Comme s'il se moquait de moi ou voulait m'imiter, il me dit sur un ton farceur:

- Et où vont-ils?

Nouvelles kurdes

- Je ne sais pas, ils nous déportent.
 - Et qui vous déporte?
 - L'État, l'État nous déportent.
 - Et où ça?
 - En Iran.
 - Tu mens, tu dis toujours la même chose.
 - Je vous jure, je ne mens pas, ils nous déportent je ne sais où.
- Complètement indifférent, il me dit:

- Rentre et attends.

Je savais pourquoi ils voulait que j'attende. Il voulait que le "Président", qui était couché dans la même pièce, se réveille et me questionne.

Encore une fois, sur le seuil de la porte, je me tourna vers le soldat, comme si je voulais qu'il ait pitié de moi ou qu'il m'accorde une faveur et me laisse partir. En montrant la pièce, je lui dit:

- Il dort.
- Attends qu'il se réveille.
- Je le réveille?
- Non, pas ça, il se réveillera tout seul.
- Et s'il ne se réveille pas?

En colère, il me hurla:

- Je te dis de rentrer dans la pièce.

Entre temps, un autre policier que je n'avais jamais vu auparavant, était arrivé. il semblait venir pour la première fois. Accroupi, le fusil entre les cuisses, il se tenait contre le mur. En me regardant, il se leva et se dirigea vers moi.

- Et bien, vous n'êtes pas déporté ici?

Un peu soulagé par la question de ce nouveau policier, je lui répondis:

- Si.

- Alors pourquoi dis-tu: ils nous déportent? Et ils vous déportent où?

En pleurant:

- Je ne sais pas.

Lui aussi en colère:

- Et où étais-tu ce matin? Que faisais-tu ce matin si tôt dans le désert?

Sans qu'il me laisse répondre, il sortit de sa poche un papier froissé, c'était mon papier, celui où je dessinais mes plans de foot. L'autre policier me l'avait pris et gardé.

Furieux, il me montra le papier:

- Qu'est-ce que c'est ce papier? Parle!

Stupéfait, je réfléchissais. Je me disais que ces deux policiers étaient bien des arabes, pourquoi ne comprennent-ils pas que ce sont des mots de foot?

Avec sa moustache drue et ses yeux hagards, il me tira l'oreille tellement fort que qu'il secoua ma tête:

- Et ce plan? Qu'est-ce que c'est? Du terrorisme?

Éclatant en sanglot à cause de la douleur à l'oreille, je répondis:

- C'est un plan de football.

Il tira alors plus fort mon oreille et secoua ma tête à deux reprises.

- C'est encore ces maudits mots que tu

répètes. Dis-moi qui es-tu? Qu'est-ce que c'est ces mots, tous ces signes étranges, But...Défense...Attaque... Parle!

Et moi, ne sachant que dire, j'étais perplexe, je pleurais de douleur, je priais. Finalement il me lâcha l'oreille et me poussa violemment à l'intérieur.

- Rentre, rentre et attends que le Président se réveille.

Je pleurais de plus en plus fort, je hurlais, je priais:

- Ma famille s'en va, ils me laisseront seul. A l'intérieur de la pièce, je m'étais assis sans défense sur le bidon vieux et froid; je n'avais point d'autre choix. J'étais contraint d'attendre l'homme endormi, l'homme représentait mon seul espoir de liberté. En somme, je me soulageais moi-même avec cette idée. Je me disais que le "Président" devait être un homme qui a dû voyager, un homme ouvert, un homme qui connaissait le football, ainsi, peut-être me relâcheront-ils et rentrerai-je à la maison chez mon père et ma mère. Impatient, je n'arrêtais de réfléchir, je tournais les yeux autour de moi.

Mais la pièce était tellement obscure que je ne distinguais rien, seulement trois vieux lits sur l'un desquels dormait le "Président", tandis que les deux autres étaient chargés de vieux vêtements, de ceintures et de bottes militaires. Je distinguais aussi de vieilles tables; sur l'une était posé un ventilateur, sur l'autre une

corbeille pleine de dattes, je crois, Et les souris et les cafards y dansaient.

C'est étrange, me disais-je, depuis qu'ils me retiennent ici auprès du "Président", avec tout ce vacarme et ces bruits, avec mes pleurs et mes plaintes, c'est étrange qu'il n'ait rien entendu! Comment se fait-il qu'il ne se soit pas réveillé?

Depuis mon jerrycan laid et vieux, je scrutais cet homme, j'épiais son sommeil sous une couverture légère. Je ne distinguais que sa moustache et sa tête, silencieux et inerte, dénué de tout mouvement. En somme aucun signe de vie sur ses traits.

La peur m'avait pris, je m'étais dit: peut-être est-il plus dur et plus entêté que les deux autres policiers, il est leur "Président", mais peut-être aussi le président de tout ce désert. Un "Président" a le bras long, il peut faire tout ce qu'il veut. Je craignais de ne plus jamais revoir ma famille. Je craignais aussi de me faire mitrailler à cause de ce sale papier. Le temps passait et l'anxiété grandissait en moi. J'ai entendu trois fois le bruit des voitures militaires. Elles passaient au loin et leur bruit se mélangeait à l'aboiement des chiens. A chaque bruit de camion je me disais: c'est ma famille, c'est eux, ma mère, mon père, ma petite sœur, ils les déportent. Je ne savais vers quelle destination, ni quel camp. A la fin j'ai perdu patience, et comme je ne me retenais plus, je

me suis levé et suis sorti de la pièce. Tout près de la porte je regardais droit devant moi, il n'y avait personne autour de moi, personne. C'était le vide, le désert, pas une âme.

Loin, très loin je voyais un troupeau de chameaux attachés à des palmiers.

Dans ce vide et ce silence du désert paisible, j'ai senti une solitude mortelle. Inconsciemment et sans le vouloir, comme si un lien très ancien m'attachait au "Président", je suis retourné à ma place dans la pièce. Je me suis tourné vers son lit. Debout, sans voix, j'ai avancé ma main et bougé son bras. Aucun mouvement de sa part. J'ai appelé "Président, Président..." Rien!!!

J'ai dégagé la couverture et soulevé son bras qui est tombé dès que l'ai lâché. Sans vie, sans voix, j'ai compris qu'il était mort.

Près du cadavre, dans cette pièce sombre et triste, j'eus peur, je faillis crier, hurler. Mais non, Je quittai aussitôt la pièce. Dehors, quatre policiers, de droite et de gauche, venaient vers moi, les fusils en joue, comme s'ils voulaient me fusiller.

Pointant leurs armes sur moi, à petits pas, ils m'encerclèrent. Moi, je ne bougeai pas, je les observai avec stupeur.

Les deux premiers policiers, entourant un homme en civil portant une cravate bleue, s'approchèrent de plus en plus de moi. L'un des quatre dit: Arrêtez-le.

L'homme en civil à la cravate bleue vint à

petits pas vers moi. L'air furieux, il demandai au policier:

- C'est lui?

- Oui, c'est lui.

A ce moment là, j'entendais le bruit d'un camion militaire s'éloigner petit à petit, loin, très loin dans le désert.

France, 1990

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

Ouvrages publiés en langue française*

* Cette bibliographie, qui rassemble uniquement les ouvrages (ou les articles) les plus représentatifs, ne prétend pas, bien sûr, donner une bibliographie exhaustive de tous les ouvrages et articles sur la littérature kurde.

Institut kurde de Paris

- A. BRUNEL: *Gulusar, Contes et Legendes du Kurdistan*, éd. SFELT, Paris: 1946.

- A. JABA: *Recueil des Notices et Récits Kurdes*, Saint-Pétersbourg: 1860.

- Ahmad MALA, Zardek, *Poèmes traduits par Ismael Darwish*. Ed. L'Harmattan 1993.

- Basil NIKITINE: *La poésie lyrique Kurde in Ethnologie*, N° 45, Paris: 1950.

- Basil NIKITINE: *Les Kurdes*, cité pour *La Littérature Kurde*, Ch.12., PP. 255-297, Ed. d'Aujourd' hui, Paris: 1959.

- Basil NIKITINE: *Ria Taze, Journal Kurde d'Erivan en U.R.S.S.*, in *L'Afrique et l'Asie*, N° 43, Paris: 1958.

- *Bibliografijia po Kurdovedeniju*, établie par J. S. Musaelijan et publiée, sous les auspices de l'Académie des sciences de l'URSS, aux éditions V.L., Moscou: 1963, 184 pages. 2690 titres, depuis le 17^{ème} siècle sur les Kurdes et le Kurdistan dans les langues européennes.



Nouvelles kurdes

- Celadet BEDIRXAN: Lavje, avec une introduction sur Lavje, N° 25, p. 11 - 15, le 19 aout 1934.

- Celadet BEDIRXAN: Le beau de la steppe (le texte original kurde publié dans le N° 3 de la revue); avec une introduction sur les chansons folkloriques kurdes, N° 24, p. 10 -12, N° 25, p. 15 - 16, le 1 Avril et le 19 Aout 1934.

- Celadet BEDIRXAN: Memé Alan (la partie d' echecs), N° 36, décembre 1941, p. 14 - 16.

- Celadet BEDIRXAN: Memé Alan, N° 10, 23 Oct. 1932, p. 6.

- Celadet BEDIRXAN: Notices sur la littérature kurde et les coutumes kurdes, Memé Alan (15), N° 28, 15 mai 1941, p.15 - 16.

- Celadet BEDIRXAN: Suite de Memé Alan, N° 27, 15. Nisan 1941; p. 14- 16.

- Çîrokbêj: Dîk û Rûvî (le coq et le renard), N° 6-8. Tebax 1932; p. 4. Traduit en français et publié dans le N° 7, p. 8.

- Çîrokbêj: Mar û mirov (le serpent et l'homme), N° 6, le 08. Tebax 1932; p. 3-4. Ce cont est traduit en français et publié dans le N° 7 de la revue; p. 8.

- Clément M. HUART: "Prière Coranique Musulman, Poèmes didactiques en langue Kurde", in *Journal Asiatique* N° 3, Imprim. Nationale, Paris: 1895.

- Ereb SHEMO: Σivanê Kurde (Le Berger Kurde), Deux récits Kurdes traduits en français par Basil NIKITINE, Ed. Institut Kurde de

Ouvrages publiés en langue française

Paris, Paris: 1990.

- Ernest CHANTRE: Recueil de Notices et Récits Kurdes, Saint-Pétersbourg: 1860.

- G. MICHALIAN: La musique kurde, Hawar, N° 10, 23 Oct. 1932; p. 7.

- Gérard CHALIAND: Anthologie de la poésie Kurde, éd. Stock, Paris: 1980.

- Herkol Azizan: Deux variantes (Xec à Siyamend), N° 14, 31.12. 1932; p. 6-7.

- Herkol Azizan: O sans maison, N° 10, 23 Oct. 1932, p. 7-8.

- HEWIN: Le nombre des repas chez les kurdes, N° 13, 14. 12. 1932, p. 8-10.

- Hirkol AZIZAN: Çîroka Bingolé, N° 11, le 10. 11. 1932; p. 6. Traduit en français et publié dans le même numero; p. 7.

- I.S.K. Kurdish Bibliography, éditée par Silvio Van Rooy et Kees Tamboer, International Society Kurdistan, Amstrdam: 1968; 2 volumes. A et B, 656 pages. 9350 titres en différentes langues.

- Ibrahim Ahmad, Mal du Peuple, roman traduit par Ismael Darwish, Ed. L'Harmattan 1994.

- J. DE MORGAN: Mission Scientifique en Perse, Vol. 2., Paris: 1904.

- J. R. BLOCH: La nuit Kurde, Roman, Ed. Bible, Paris: 1946.

- Jean DURING: Musique et Mistique dans la tradition Iranienne, Paris: 1990.

- Joyce BLAU: Contes Kurdes (Hekayetên

Kurdî), collection "Fleuve et Flamme", Paris: 1986. 169 pages.

- Joyce BLAU: La Littérature Kurde , "Ereb ΣEMO, Ciger Xwên, GORAN, Hêmin, Ehmedî XANî , Hacî Qadirî KOÿ", "La revue Hawar" in Dictionnaire des Littératures-Larousse, Volume 1-2, Paris: 1985, pp. 298, 458, 642, 697, 832, 847, 688.

- Joyce BLAU: Le Kurde d'Amadiya et du Djabal Sindjar. (Kurdîya Amêdîê û Cebel-Sincarê; vekolîna zimannasî; têkstên folklorî; ferhengok), Analyse linguistique, textes folkloriques, glossaries, Paris: 1975. 254 pages.

- Joyce BLAU: Les Kurdes et le Kurdistan, Bibliographie critique 1977-1986, Edition PEETERS, Paris: 1989.

- Joyce BLAU: Les perles d'un Collier, Textes kurdes; (Mirwarîên gerdanê, têkstên Soranî), Paris: 1981. 95 pages.

- Joyce BLAU: Mémoire du Kurdistan, Etudes et textes classiques et contemporaines, (Bîranîna Kurdistané, Vekolîn û têkstên klasîk û nûdem), Ed. Findakly, Paris: 1984. 224 pages.

- Joyce BLAU: Textes Kurdes Kurmandjîs, (Têkstên Kurdî-Kurmancî), Wiesbaden: 1968.

- Joyce BLAU: Trois textes de folklore Kurde (sê têkstên folklorîkên Kurdî), in Correspondance d'Orient études, Paris: 1980; pp. 29-50.

- Kamal MAAROUF: La vie et l'œuvre du

poète Dildar, Paris: 1989.

- Kamal MAAROUF: Les Lurs, Le Luristan et le poète Baba Tahir Hamadanî; le début de la littérature Kurde, Paris: 1989.

- Kamuran BEDIRXAN et Luci Paul-Marguraitte: Etudes sur la poésie kurde, Ed. Berger-Lerault, Paris: 1937.

- Kamuran BEDIRXAN: La lyre Kurde, vers en français d'un poète Kurde, Ed. Saint-Germain-Des-Pres, Paris: 1973. 136 pages.

- Kamuran BEDIRXAN: La neige de la lumière, Poèmes Kurdes traduits par l' auteur, 2^{ème} édition, Paris: 1968.

- Kamuran BEDIRXAN: La Question Kurde, Vogue, 176, Quai jammapes, Paris 10^e, Paris: 1970. 16 Pages.

- Kamuran BEDIRXAN: Le Cavalier du Kurdistan, vers français d'un poète Kurde, I. R. A., Paris 5^e.; 1956. 27 pages.

- Kamuran BEDIRXAN: Le prince Sureya BEDIR-KHAN: La Littérature populaire et classique Kurde, XVI Congrès Internationale d'Anthropologie, Imprimerie Médicale et Scientifique, Bruxelles: 1936. 8 pages.

- Kamuran BEDIRXAN: Le Roi du Kurdistan, Roman épique Kurde, traduit du Kurde par l'auteur et Adolphe DE FALGAIROLLE, Ed. Trésor du siècle, Paris: 1938. 84 pages.

- L. GARIBIAN: "Les Kurdes de l'Arménie

Nouvelles kurdes

- Soviétique" *Temps Nouveaux* 34, Paris: 1949.
- L. RAMBOT: *Les Kurdes et le Droit*, Les éditions du CERF, Paris: 1947.
 - Luci Paul-Marguraitte et Kamuran BEDIRKHAN: *Etudes sur la poésie kurde*, Ed. Berger-Lerault, Paris: 1937.
 - Memé Alan (episode 3), N° 11, 10 Nov 1932, p;11
 - Memé Alan, N° 12, 27 Nov 1932, p. 7.
 - Muhemmed MOKRI: *L'Esotérisme Kurde, aperçu sur le secret gnostique de Fidèles de vérité*, Ed. Albain-Michel, Paris: 1966.
 - Muhemmed MOKRI: *La légende de Bijan et Manija, Versiion populaire du Sud du Kurdistan, textes établis, introduction, traduction*, Librairie Klincksieck, Paris: 1966.
 - Muhemmed MOKRI: *Le Secret Indicible et La Pierre Noire en Perse dans la tradition des Kurdes et des Lurs Fidèles de Vérité (Ahlî Haqq)*, Librairie Orientale H. Samuelian, Paris: 1968.
 - Muhemmed MOKRI: *Recherches de Kurdologie, Contribution aux Etudes Iraniennes*, Librairie Klincksieck, Paris: 1970.
 - Nouredine ZAZA: *Ma vie de Kurde*, Ed. P. M. FAVRE, Suisse: 1982.
 - Nouredîne ZAZA: *Contes et poèmes Kurdes, ed. peuples et création, imprimé en Italie: 1974. 64 pages; 7 contes et 7 poésies.*
 - Pères: *Contes du Kurdistan*, Ed. Poésie vivante, Genève: 1985. 85 pages. 12 contes.

- Pierre RONDOT: "L'Alphabet Kurde en caractères latins d'Arménie Soviétique", in *Revue d'Etudes Islamiques*, Cahier 3, Paris: 1933; p. 411-417.

- Pierre RONDOT: "Publication Kurde en Caractères latins" Hawar-*Revue* bimensuelle: Damas 1932-1933, dans *Bulletin d'Etudes Orientales de l'Institut Français de Damas*, T.2., P. 3 -8., Damas: 1933.

- Pierre RONDOT: Les émissions littéraires de langue Kurde de Radio Le Caire et leurs représentations, dans *L'Afrique et l'Asie*, N° 44, Paris: 1958.

- Roger LESCOT: "La presse Kurde", in *Roja Nû*, Bayrouth; mai 1943.

- Roger LESCOT: Littérature Kurde, in *Encyclopédie de la Pléiade, Histoire des Littératures*, Vol. 1., PP. 795-805, Ed. Gallimard, Paris: 1977.

- Roger LESCOT: Proverbes Kurdes, dans *Revue des Etudes Islamiques*, Cahier 4, PP. 307-350, Paris: 1937.

- Roger LESCOT: Textes Kurdes, 1^{ère} partie: Contes, Proverbes et Enigmes, Paris: 1940, 2^{ème} partie: Mamé Alan, Bayrouth: 1942.

- TAWUPAREZ: Melayé Djezrî (un poète Kurde, sa vie et ses œuvres), in *Hawar*, N° 35, Damas: Nov. 1941.

- Thomas BOIS: "Coup d' œil sur la littérature Kurde", in *Al-Machriq*, *Revue*

Nouvelles kurdes

Catholique Orientale, PP. 201-240, Beyrouth: Mars-Avril 1955.

- Thomas BOIS: "Kurdes et Kurdistan, La Presse et la littérature" in *Encyclopédie de l'Islam*, T. 5., KHE-MAHI, Paris: 1986.

- Thomas BOIS: "L'âme des Kurdes à la lumière de leur folklore" in *Cahiers de l'Est*, Bayrouth: 1946, N° 5, PP. 56-80, et N° 6., PP. 79-104 ; tirage à part, Bayrouth: 1946.

- Thomas BOIS: "Un Poète Kurde contemporain, Cegerxwîn", in *Roja Nû*, N° 53, Bayrouth: Août 1945.

- Thomas BOIS: *Connaissance des Kurdes*, chapitre 9 et 10, PP. 113-140, Ed. Khayat, Bayrouth: 1965.

- V. MINORSKY: "Kurdes et Kurdistan, La Littérature Kurde" in *Encyclopédie de l'Islam*, T. 2., E-K, Paris: 1927.

- Yachar KEMAL: *Entretiens avec Alain BOSQUET*, Ed. Gallimard, Paris: 1992. 175 pages.

TABLE

Introduction	7
Nouvelles kurdes	
Abdulla Saraj	15
Ahlam Mansour	27
Mohsen Ahmad Omar	37
Ahmad Mala	49
Sherzad Hassan	65
Fawaz Husên	79
Farhad Pirbal	117
Ouvrage publiés	139

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

NOUVELLES KURDES

Nouvelles kurdes: anthologie qui rassemble onze nouvelles kurdes contemporaines, se veut porteur du renouveau kurde. Elle tente de montrer un autre aspect des écrits kurdes, celui des auteurs qui prêchent pour une libération du carcan de la tradition, aussi bien sur le plan de la pensée que sur celui de la forme.

Ismael Darwish. Né en 1961 à Kirkuk, Kurdistan irakien. Parmi les textes inédits de la littérature kurde contemporaine, il a traduit un roman et un recueil de poèmes. Il a également traduit Marcel Proust.

Institut kurde de Paris

ISBN: 2-9507849-1-7

Ouvrage publié avec le concours du
Centre National du Livre

GEI